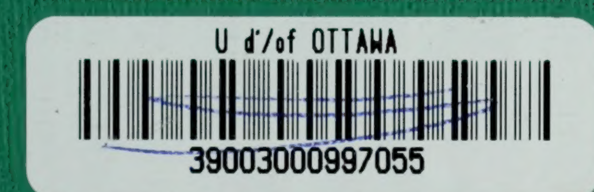
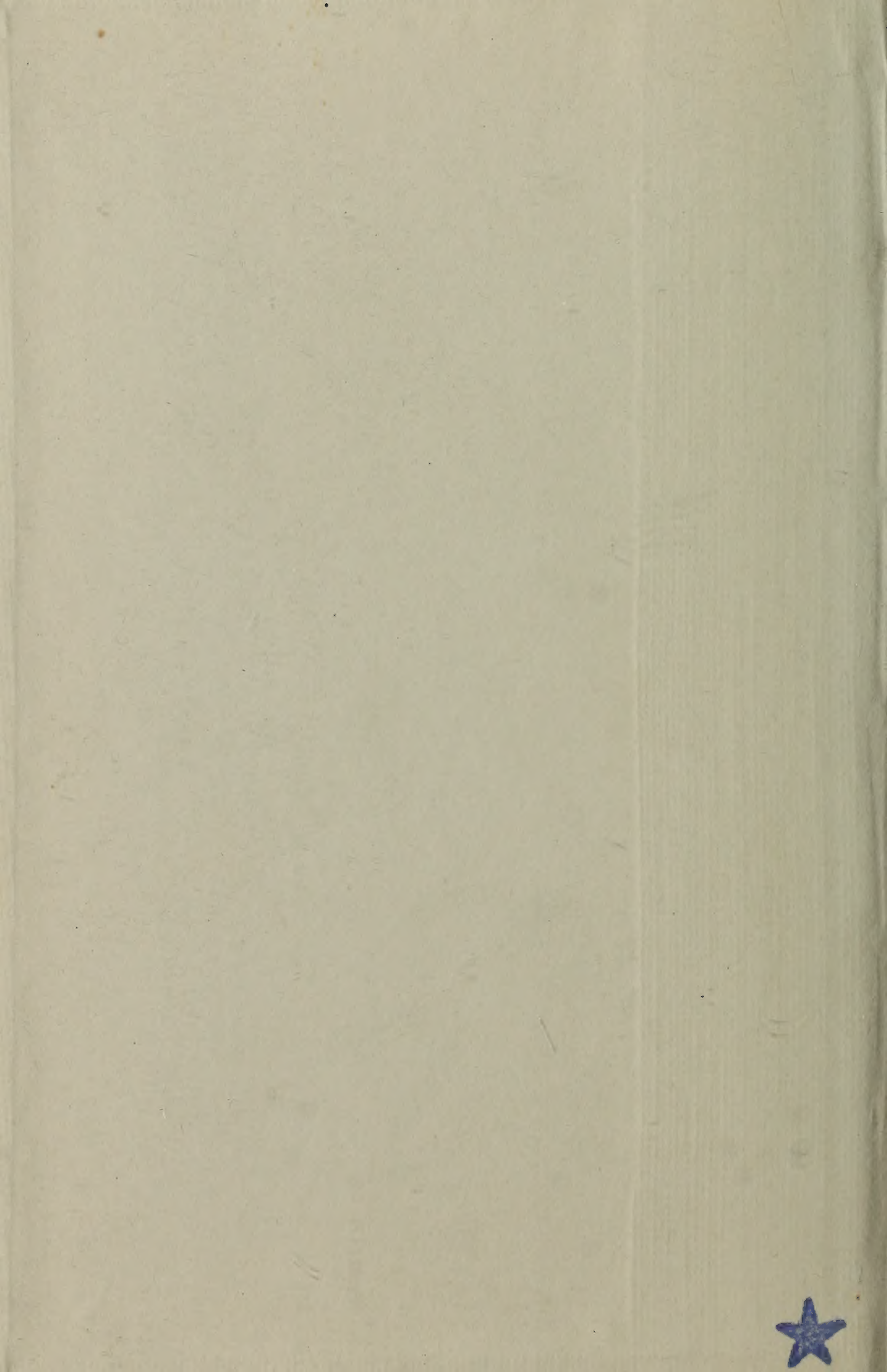
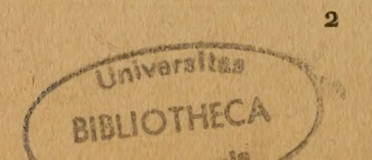




Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries; tout y est classé dans l'ordre; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq



francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

Pour amorcer tout travail que l'on aurait à commencer dans notre premier catalogue analytique sommaire, *consulter le* petit index alphabétique *provisoire que nous avons établi de ce* catalogue analytique sommaire.

Ce petit index alphabétique *provisoire, in-18 grand jésus, forme un cahier très maniable de XII + 60 pages très claires, marqué un franc; ce cahier comptait comme premier cahier de la septième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le premier octobre 1905, comme premier cahier de la septième série; toute personne qui s'abonne à la septième série, qui est la série en cours, le reçoit, par le fait même de son abonnement, en tête de la série; nous l'envoyons contre un mandat de un franc à toute personne qui nous en fait la demande.*

Pour la sixième série, année ouvrière 1904-1905, et en attendant que paraisse le catalogue analytique sommaire *de nos deuxièmes cinq séries, 1904-1909, on peut consulter, — provisoirement, — la petite* table analytique très sommaire *que nous avons publiée en fin de ce cahier* index.

Heureux qui comme Ulysse...



DU MÊME AUTEUR

en vente à la librairie des cahiers

Le Mur de Verre, roman;

Poèmes des Temples et des Tombeaux.

en préparation

Idylles et Épigrammes romaines.

A THEO SUEUR



I

POURQUOI t'aurais-je fait des confidences ? dit Cyrille. Parce que, pendant quatre semaines de traversée, nous nous sommes regardés fumer nos pipes. Je me rappelais bien Renaud, un camarade de lycée. Mais tu n'es pas seul à porter ce nom.

— Toi, reprit l'autre, j'aurais dû te reconnaître rien qu'à ta sauvagerie. Je me disais : Ce hâle est celui d'un marin. Tu m'intriguais. Hier, par hasard, je cause avec un homme du bord. Il connaît bien les ports de Chine, me nomme ton bâtiment, te nomme, toi. Deux ou trois détails sur ton compte, et moi de remettre bout à bout mes souvenirs... Mais montons sur la passerelle ; on distingue déjà la côte.

Installé sur un banc, Renaud poursuivit :

— Tu n'es pourtant pas plus âgé que moi, et tu prétends avoir un garçon de quinze ans ?

— Dame, je me suis marié jeune !

L'autre reprit :

— En tant d'années, tu n'as su faire qu'un seul enfant ?

Cyrille enleva sa casquette humide de matinale buée ; il l'essuyait sans hâte, ce qui fit dire à Renaud complaisamment :

— Moi, j'en ai trois !

Puis, tirant un portrait de son portefeuille :

— Tiens, si tu veux les voir ?

Cyrille tenta de ne point paraître indifférent.

L'autre ajouta :

— Montre quel air a ton gamin.

— Celui qu'ils ont tous à son âge.

— Tu veux te faire prier. Tu as bien quelque part une photographie.

Le marin parut mal à l'aise.

— Dieu sait où je l'aurai fourrée !

Il ajouta pour se justifier :

— D'ailleurs les portraits, jamais ça n'est ressemblant.

Mais l'excuse ne porta point.

— Faut-il que tu sois mauvais père ! dit Renaud.

Les joues de Cyrille s'échauffèrent. Il riposta sur un ton qu'il eût voulu calme :

— Tu te trompes : j'aime les enfants. Dans les ports, j'en laisse rôder sur mon brick, même des petits. Ils viennent jouer jusque dans ma cabine.

Renaud répondit :

— Je me flatte d'être paternel, mais je n'irais pas jusqu'à m'amuser avec les enfants des autres. C'est du tien seul que j'entendais parler.

Cyrille se tut, hésita :

— Les autres ou le mien...

— Quoi donc ?

— Non, rien.

— Puisque tu as commencé...

Cyrille bourra sa pipe, puis voyant s'obstiner Renaud, il dit, impatient :

— Si je me soucie d'autres enfants... plus que de mon fils, que t'importe ?

Renaud murmura avec stupeur :

— Tu te soucies moins...

Mais Cyrille coupa court.

— Laissons tout ça.

Renaud, mortifié, voulut se taire, pourtant sa curiosité l'emporta :

— Tes sentiments ne me concernent point, et je ne t'ai pas questionné. C'est toi-même qui parles de ton fils dans des termes...

— Quels termes ?

— Mon Dieu, tantôt...

— Tu m'as traité de mauvais père.

Renaud voulut réparer :

— Ce n'était qu'une plaisanterie.

— Ne retire donc pas, à mesure, tout ce qu'il peut t'échapper d'intelligent ? Tu as peur d'avoir touché juste. Avoue que tu as peur !

— Mais qu'est-ce qu'a pu te faire ton garçon ?

— Qu'est-ce que les tiens t'ont fait pour que tu les aimes ? L'antipathie ou l'amour ont-ils des raisons ? Mon pauvre ami, ça naît ou ne naît pas, sans qu'on s'en mêle.

Sentant se trahir son agitation, il s'arma d'insolence, examina chaque trait de son compagnon, le nez, les oreilles, la pomme d'Adam :

— Tu tiens donc beaucoup à te perpétuer?

Il haussa les épaules, puis continua, brutal :

— Encore si tu te connaissais des traits intéressants, des goûts ! Mais tu es du type le plus neutre. Le beau plaisir que de retrouver en tes enfants tes défauts et tes maladies, ou la forme de quelque parent que tu détestes de tout ton cœur !

Renaud prit un air doucereux :

— La voix du sang paraît muette en toi. Vante-t-en moins haut. Le feu de ton plaidoyer fait naître des suppositions...

Il eut peur, une seconde, d'avoir imprudemment frappé ; mais Cyrille éclata d'un rire ingénu :

— Hé non, mon vieux, c'est tant pis pour tes théories, mais Rémy m'appartient, — autant qu'on peut répondre de telles choses.

Aussitôt, Renaud crut devoir prononcer :

— Dans ce cas, tu l'aimes !

Mais Cyrille passionnément dépouilla toute réserve :

— Non, je ne l'aime pas, je le tolère... quand il se montre intelligent ou affectueux... Mais sitôt qu'il est sale, qu'il est faux, qu'il crie...

— Tu t'impatientes, — comme chacun de nous !

— Non point. Jamais je ne l'ai frappé... Mais c'est pis... Il n'est, du coup, plus rien pour moi, plus rien...

Ses lèvres et ses mains tremblaient... Effrayé d'un pareil épanchement, Renaud tenta de l'arrêter :

— Tu exagères !

— Je n'exagère pas, cria Cyrille. J'atténue au contraire. Je ne parle pas de dégoût, je ne parle pas...

Renaud, s'indigna pour de bon :

— Ce sont des mots qu'on ne prononce pas !

— Et que gagne-t-on à les taire ?

L'autre répliqua vivement :

— Il n'y a que malentendu. Tu ne vois pas ton fils assez souvent. Tu dis trois ans d'absence ?

— Trois ans.

— Et les fois précédentes ?

— Deux ans, trente mois...

— Mais de là tout le mal! Vous n'avez pas le temps de vous connaître.

— Nous n'avons pas non plus celui... Je t'assure que c'est mieux ainsi. — Non que j'aime la solitude. Des six mois, je ne parle à personne et je deviens maniaque à force de ruminer.

Il réfléchit, puis dit avec découragement :

— Je ne vous comprends pas, vous autres. A tout ce que je dis, vous levez les bras. — Au moins là-bas je suis forcé de me taire... J'écris souvent, autant à Rémy qu'à ma femme. Je puis peser les mots mieux qu'en parlant...

— Si tu te laissais bonnement aller au premier mouvement de ton cœur...

Cyrille bondit :

— Mais ces mouvements, je ne les ai pas. C'est là tout le malheur... Je ne les ai pas!...

Renaud dit :

— On se met en tête qu'on n'est point père ; mais que survienne une maladie ou un danger...

— Écoute, dit Cyrille à voix basse. Lorsque Rémy avait cinq ou six mois, le chalet que nous habitions prit feu. C'était la nuit ; une baraque toute en bois ; ma femme absente. Je dus sauter par la fenêtre. L'enfant dormait à l'autre bout de la maison. L'escalier menaçait de crouler sous l'effondrement du toit ; mais peut-être on pouvait passer encore. Je ne

suis pas poltron. L'été dernier, par une grosse mer, j'ai repêché l'un de mes hommes, un garçon qui ne m'avait valu qu'ennuis. Dans le même temps j'en soignais deux autres au risque de ma peau. Eh bien, quand il ne s'est agi que d'un poupon... Heureusement des échelles sont arrivées. Et note-le bien : je n'avais pas perdu la tête ; je ne me roulais pas à terre ; je me souvenais très lucidement qu'avec deux robustes santés on refait tant qu'on veut des enfants. C'est, pour la femme, neuf mois de travail à recommencer. Rien de plus. Ça ne vaut pas qu'on risque sa vie.

Il s'arrêta, le souffle court, puis, lentement, parut revenir à lui. s'apercevoir combien cette scène était indécente. Il semblait sur le point d'offrir des excuses. — Renaud, décidément mal à l'aise, ne savait comment sortir d'embarras.

— Je te disais bien l'inutilité des explications, murmura Cyrille.

Renaud répliqua :

— Nous aurons, pour les oublier, le reste de notre vie.

II

Dans le désordre de l'arrivée, Cyrille crut éviter de se laisser rejoindre. Mais, comme on contournait déjà le môle, il s'entendit interpeller. Renaud semblait avoir recouvré sa placide humeur :

— L'heureux homme, chez lui ce matin même ! Mon train ne part qu'après midi et j'arrive à la nuit close.

Le bassin s'élargit. Cyrille, penché, regardait la ville émerger des mâtures. Mais dès qu'elle fut toute apparue, il se retourna, puis brusquement :

— Déjeune avec moi.

— Jamais, dit l'autre. Les tiens sont là, sur le quai, qui t'attendent.

— Non, dit Cyrille. Le voilà déjà qui se méfie !

C'est pourtant simple : on ne compte sur moi que dans huit jours. Je ne croyais pas attraper ce courrier. — Nous déjeunerons tête-à-tête, puis tu m'accompagneras chez moi.

Il ajouta :

— Grands dieux, tu n'allais avoir personne avec qui causer !

Dans le même moment, une cohue les bouscula. Ils y obéirent. Une heure plus tard, ils s'éloignaient à pied du port.

— J'étais assis juste devant toi, dit Cyrille. Quel cancre tu faisais pour le grec et l'arithmétique ! Je me rappelle tout, nos farces, nos punitions...

— Je te revois, en rhétorique, dit Renaud, à côté d'un certain Germain.

Le marin sourit. Il semblait que ce fût à ce souvenir... Mais comme il ne répondait point, Renaud demanda :

— N'était-ce pas Germain ?

— Si, dit Cyrille.

— Ce sont mes premiers souvenirs de toi. Ou si, plus tôt, je te connaissais ?

Cyrille murmura :

— J'en doute. Avant cette année-là, j'étais un si pouilleux gamin...

Il prenait par des ruelles écartées.

— Je te mène dans un bouge, dit-il. Nous y mangerons mal, mais en paix.

Et vis-à-vis d'un bâtiment vaste et revêche, il s'arrêta sur le seuil d'une gargote. Plancher sablé, tables sans nappe y offraient une apparence si modeste, qu'il crut devoir expliquer :

— La boutique a changé. L'ancienne était mieux, de beaucoup.

Il ajouta vivement :

— Tant pis ! tu verras que les huîtres sont bonnes. — Une table, là, sur le trottoir !

De l'instant qu'il fut assis, il changea de manières, parut s'absorber. Il ne mangeait pas, pétrissait des blocs de mie et sans cesse tirait sa montre. — Renaud crut quelques prévenances opportunes, mais n'obtint que de maussades réponses. Il fit un dernier et craintif effort, revint une fois de plus aux souvenirs d'école :

— Et qu'est devenue cette dame qu'on voyait t'attendre au parloir ?

— Tante Lucrèce ? Elle vit avec ma femme.

— Et tu avais ton père, des oncles ?

Cyrille dit sèchement :

— Mieux vaut ne pas parler d'eux !

Renaud comprit qu'il avait dit quelque sottise et ne s'inquiéta que davantage. Des gouttes annonçant la pluie, il regarda, peureux, l'obscur intérieur de la

boutique et le tremblement qu'avait Cyrille aux angles de la bouche. Il prévint l'offre du garçon :

— Nous sommes beaucoup mieux dehors.

Il paraissait ne plus tenir en place.

— Et qu'as-tu donc à regarder l'heure ?

— Ça te gêne ? fit Cyrille.

— J'en conclus qu'il faut m'en aller. Tu es impatient d'être chez toi, — ou autre part.

Il se leva. Une angoisse imprévue attacha Cyrille à sa manche.

— Tu deviens fou. Commence par te rasseoir. Nous n'avons pas fini. Veux-tu qu'on apporte un poulet ? Non ? Du pâté ? Quels fruits veux-tu ? Rien ne te presse. Là, rassieds-toi.

Il lui versa du vin, lui remit sa serviette.

— De moitié tu n'as pas assez mangé. Un homme comme toi !... Bon, le voilà qui croit que je vais reparler d'enfants à faire !... Je vois, je vois, le vieux paillard : tu t'ennuies, tu pensais que ce colonial sans préjugés devait en conter de salées...

Un roulement de tambour lui ferma la bouche. D'un bond il fut debout. Une clameur emplit le bâtiment d'en face ; la poterne s'ouvrit et une troupe de lycéens se bouscula sur le trottoir. Tous descendaient du côté de Cyrille. Il les pouvait dévisager l'un après l'autre, les deux mains nouées au dossier

d'une chaise, immobile, sauf l'anxieux va et vient du regard.

Par groupes pressés ou flâneurs, les enfants s'écoulèrent. La ruelle s'était déjà toute vidée, qu'il surgissait encore des retardataires. Puis il y eut une attente. Renaud ne voyait à Cyrille qu'une croissante pâleur. — Enfin la porte se ferma ; on l'entendit assujettir à l'intérieur.

Alors, d'un geste fatigué, Cyrille repoussa la table servie, et sans même regarder Renaud, balbutia :

— Allons-nous-en.

Il prit la première rue, si soucieux et pressé, que Renaud guettait en avant, pensant apercevoir quelque écolier. Bientôt l'absence de passants laissa voir jusqu'au bout des rues, sans qu'apparût l'objet de la poursuite. Mais celle-ci, sous des quinconces de vieux arbres, se ralentit. Renaud, déçu, regarda la déserte promenade et la campagne ouverte entre les troncs.

— Où donc me conduis-tu ?

Cyrille s'arrêta, montra un banc :

— Là, si tu veux.

Comme Renaud attendait autre chose :

— Plus loin, si tu préfères.

— C'est pour m'amener ici que tu m'as fait marcher de ce pas !

— Puisque nous y voici, pourquoi te plaindre ? Ce sont les seuls beaux arbres de la ville.

Ses approches éludées, Renaud brusqua :

— Tu n'as donc pas vu ton garçon ?

La réponse tardait. Cyrille avalait sa salive. Enfin d'une voix mate :

— Je ne suis pas sûr.

Et il s'assit, comme si, des deux poings, quelqu'un lui eût pesé sur les épaules.

Renaud, du pied, dispersa le sable amassé par quelques fourmis. Il dit enfin :

— Rien ne serait plus aisé que de sortir de doute.

Cyrille eut un mauvais sourire :

— Parbleu !

Il continua :

— Rentrer chez moi ? Des choses de cette force, je suis encore à même de les trouver tout seul. Et pourquoi donc sortir de doute ? Laisse-moi, par miséricorde, me leurrer du peu qu'il m'en reste. Mais tu me prends pour imbécile !... Je ne l'ai que trop reconnu ! Rien qu'à voir ses mains tachées d'encre... Mes propres mains ! Un duvet trop précoce, un dos voûté !... Et ce regard, ce port de tête ! Je te dis : tout l'enfant vicieux et menteur que j'étais alors !... Dommage que tu ne m'aies pas connu !...

Tu n'aurais pas oublié, certes !... Pour un sou je faisais tout nu le pitre, — et tout ce qu'on pouvait vouloir. Et je trichais, je mouchardais... Ah, la misère ! Et comme s'il ne suffisait pas d'avoir dû me tirer moi-même hors de ce dégoûtant marmot, voilà que j'en refais un tout pareil !...

L'émotion de Cyrille était trop manifeste pour que Renaud s'en pût complètement défendre :

— Voyons, mon pauvre ami ; c'est beaucoup de chagrin pour des doigts tachés d'encre.

Cyrille regardait obstinément le sol.

— Mon Dieu, dit encore Renaud, si tu fus sale et paresseux, tu ne l'es plus. Tu t'es facilement tiré de là.

Cyrille répondit à contre-cœur :

— Facilement, non. Il a fallu que quelqu'un m'en tirât.

— Eh bien, à ton tour, tu aideras ton fils.

— Ma parole, tu es naïf pour ton âge ! N'as-tu jamais ouvert les yeux ? Chacun le sait : un père n'a qu'à diriger en un sens pour que l'enfant se jette de l'autre. — Mon père, n'en parlons pas ; j'avais horreur de lui. Mais celle qui prit soin de moi et qui m'aimait, tante Lucrèce : elle a pu me forcer d'aller à l'école, jamais de travailler. J'ai eu besoin d'une affection jeune, imprévue, que je pouvais croire inventée par moi-même.

— Ton cas, dit vivement Renaud, peut se répéter.

Tel vaurien s'est épris d'une fillette ou d'une femme...

— Tu es stupide !

Renaud blessé :

— Pardon. Tu me racontes tes déboires. Je ne m'en informais pas. Rends-toi du moins compréhensible.

Cyrille se leva :

— A quoi bon ? Nous allons répéter la scène d'hier soir. Une fois suffit.

Ils marchèrent jusqu'au bout du quinconce. Mais on entendit l'heure à quelque église. Renaud dut songer qu'il faudrait bientôt partir et sa démangeaison s'aviva.

— Si je me suis fâché, j'ai tort. J'aurai mal compris. C'est excusable, conviens-en. Où donc en voulais-tu venir ?

— Je ne sais plus moi-même.

— Tu parlais d'une certaine affection.

— C'est inutile... je t'assure que c'est inutile. Tu n'as pas assez bien connu celui que je veux dire, et ton imagination ne suffirait pas...

— Je l'ai connu ?

— Sans avoir soupçonné sa valeur.

Renaud s'arrêta, doutant d'avoir compris. Puis il murmura stupéfait :

— Germain !

Dans cette bouche, un nom si cher exaspéra Cyrille. Pour ne point répondre il doublait le pas.

Mais Renaud de s'écrier :

— Je ne l'ai pas connu? Je l'ai vu journellement l'année avant sa mort.

Cyrille du coup se retourna :

— Tu l'as vu, toi ? Où donc ?

— Nous étions ingénieurs dans la même affaire. A vrai dire, ce n'est pas moi dont il était l'intime. Il m'eût trouvé trop... ordinaire. Nous avions un ami commun, Sylvestre.

Cyrille avait pris Renaud par le coude :

— Tu vas tout me conter. Je te conduis à la gare.

Il tourna vers la rue voisine.

— Germain faisait cas de Sylvestre. Je sais qu'ils s'écrivaient.

— Souvent, surtout les derniers temps. Sylvestre lui survécut peu. J'ai recueilli ses papiers ; les lettres de Germain s'y trouvent.

Cyrille s'excitait :

— Tu as ces lettres ?

— Bien que sans les avoir lues. J'ai cru voir qu'il y était parlé d'une passion malheureuse. Mais sans les noms, l'histoire ne me touchait guère. J'ai tout dans une caisse.

— Une passion de Sylvestre ?

— Non, de Germain.

— Je l'aurais su ! Vous êtes étonnants : toujours, partout, imaginer des femmes ! Dis ce que tu as vu toi-même. Comment vivait Germain ?

Renaud ne pouvait libérer son bras.

— Il projetait une machine. Est-ce qu'il y travaillait toujours ? Qui voyait-il ? Tout m'intéresse.

Et sur le quai, jusqu'à l'ébranlement du train, Renaud fut pressé de questions impatientes et minutieuses.

III

Cyrille s'avança jusqu'à la grille :

Une cheminée fumait. Un chapeau traînait sur un banc. Mais aucun bruit dans la maison ni dans le petit jardin.

Il dut pourtant redouter d'être vu, car revenant sur ses pas, il prit entre deux murs, se glissa, tourna, pour aboutir derrière la maison. Il n'en était plus séparé que par quelques buissons et une palissade. Du bout de sa canne, il eût touché le mur. Des voix passaient par une fenêtre ouverte.

— Toujours Jacques et Joseph ! criait l'enfant. Ils ne veulent ni canoter, ni se baigner. Ils sont à bout quand ils ont marché trois quarts d'heure. Je suis mieux seul à la maison.

L'émotion fit bourdonner dans les oreilles de Cyrille cette voix nouvelle et savoureuse, non plus telle qu'il s'en souvenait, puérile, mais comme échauffée déjà par l'adolescence.

Une femme répondit timidement :

— Tu préférerais les enfants Martin. Mais tu sais comme on parle d'eux. La fille est effrontée et le garçon ne veut rien faire.

— Tu as peur de tout le monde, dit fermement l'enfant. Tante Lucrèce aussi a peur. On se moque de moi, non à cause des Martin, mais parce que je ne sors pas de vos robes.

Une soudaine et tremblante envie de voir haussa Cyrille aux barreaux de la clôture. N'eût-il aperçu qu'une épaule ou qu'une boucle de cheveux...

— Mon petit Rémy, dit la mère, il est temps.

— J'aime mieux partir plus tard et courir. Quel mal ça fait-il que je coure.

Il y eut un débat.

— Je n'aurai pas congé, dès son arrivée ! Il sait bien, lui, qu'on ne fait rien le dernier mois. Plus qu'une semaine et alors oust !

Le plancher retentit sous la chute d'une pile de livres. Puis des portes claquèrent. Un pas de course traversa le gravier.

Mais Cyrille avait regagné la rue. Devant lui fuyait une nuque fine où luisait un pelage ras et soyeux. Avant qu'affolé de se sentir poursuivi l'enfant se retournât, il était pris à bras-le-corps.

— Embrasse-moi, là ! mieux que ça ! Ce n'est

donc pas toi que j'ai vu ce matin?... Et pourtant... Ah, mon garçon, comme tu as grandi!

Ahuri, Rémy se taisait.

— Tu n'as pas peur de moi, voyons. J'arrive avec huit jours d'avance.

Il hésita, puis voyant que l'enfant restait intimidé, il lui dit dans l'oreille :

— Qu'est-ce que c'est que ces livres? Je ne suis pas ici pour que tu ailles te cacher en classe. Allons, mène-moi chez nous!

— J'en étais sûr, cria Rémy : tu n'es pas comme elles le prétendent!

Et devenant vermeil, il bredouilla :

— Tu ne peux pas t'imaginer... comme je t'attendais...

Cyrille ne le lâchait point. Ils se dévisageaient. Une soudaine complicité mêlait leurs regards. Ils passèrent la grille.

— Cours prévenir ta mère et tante Lucrèce. Si j'entre elles vont pousser des cris...

Il attendit dans l'antichambre.

— Mais si, disait Rémy pouffant de rire, un drôle d'homme te demande. Viens voir.

Claire accourut, inquiète, se glissa par la fente de la porte, puis, interdite, s'arrêta :

— C'est Cyrille! murmura-t-elle. Et elle se mit à trembler toute.

Il courut la prendre en ses bras. Elle portait les yeux sur sa robe, sur les meubles, sur le plancher, dans la crainte, on eût dit, que tout n'y fût point en ordre. Et comme il l'embrassait, joyeux, elle fondit en larmes.

Au même instant une vieille femme descendit l'escalier :

— Ah, méchant garçon ! cria-t-elle. Il l'a toute effrayée... Quelle farce tu nous joues !... Mon petit, que te voilà bonne mine !

On l'entraîna. Il dut s'asseoir entre les femmes.

— Nous qui te préparions une fête extraordinaire, dit Rémy. Des feux de bengale et des lanternes !

Cyrille écoutait, mais comme attentif à quelque chose *par-delà* les paroles. Il dit, presque grave :

— Alors mon arrivée dérange tout. Toi, tu n'auras pas eu le temps de mettre une robe neuve, ni tante Lucrèce de me boulanger des galettes...

Claire se ramassant sur elle-même balbutia :

— C'est vrai, cette robe est sale. Tu me trouves changée. J'espérais que tu ne remarquerais pas...

Cyrille eut son mauvais sourire :

— Je puis repartir pour une semaine.

Mais se reprenant :

— Ce n'est pas Claire qui est changée, c'est Rémy.

— Chaque jour, dit tante Lucrèce, nous nous étonnons. Claire veut qu'il te ressemble toujours

plus; moi, je prétends qu'il tient surtout de Claire. Sauf les yeux : moins les tiens que ceux de ton oncle Simon.

Cyrille s'indigna :

— Ces yeux qui rient, ces yeux de chat? L'oncle avait ceux d'un certain poisson...

Rémy courut prendre une photographie dont Cyrille s'empara :

— Quand je vous le disais ! Comment n'êtes-vous pas malades d'avoir à regarder ce museau de...

— Cyrille ! dit sévèrement la vieille dame.

Il riposta :

— Je sais ce que je dis. Quand au Cap on connut mon nom...

— N'oublie pas que Rémy t'écoute, supplia Claire.

Et la tante ajouta :

— Maintenant qu'il est mort, Simon ne fait plus de mal. Laisse-le en paix.

— D'abord Rémy n'est plus petit garçon, dit le marin; ensuite l'oncle s'obstine à ne pas s'en aller de chez nous, puisque, à vous croire, voilà ses yeux. Et ces cheveux-là, sont-ce les siens ?

— Ce sont absolument les tiens à cet âge, dit Claire. J'en ai la mèche que m'a donnée tante Lucrèce. — Rémy, va chercher dans ma chambre la boîte en laque rouge.

L'enfant partit à contre-cœur.

— En sa présence, dit tante Lucrèce, comment peux-tu parler ainsi ? Il ne sait rien. Inutile, n'est-ce pas, qu'il ait honte devant les autres ? Ici, l'on oublie à peu près nos malheurs. Nous nous sommes presque refait une réputation honnête...

— Ça n'a pas dû être commode !

— Nous ne pouvions plus vivre, dit Claire. Pendant combien d'années nous osions à peine sortir?... Voilà Rémy. — Donne-moi la boîte.

Elle tira d'une enveloppe une houppe de cheveux châtains.

— Tu vois bien qu'ils sont raides comme des ficelles, dit Cyrille. C'est la même couleur, mais ceux de Rémy, bien que plats, font des manières de ruisseaux...

— Non, dit l'enfant, c'est qu'ils ne sont pas brossés.

Il se les lissa d'un revers de manche :

— Les voilà comme les tiens.

— Peut-être !...

Et, se détournant, le marin marcha les mains dans les poches.

Rémy eut une idée :

— Si tout de même j'illuminais ?

— Va, dit Cyrille.

Il se rapprocha de sa femme, chercha d'être affectueux, lui tapa sur la joue :

— Voilà les yeux qu'il devrait avoir.

Elle absorba ses paroles, comme une éponge se gonfle d'eau. Mais aussitôt elle perdit contenance, car il ajoutait :

— Et puis, tant pis ! Les enfants, c'est une malpropre cuisine ; il vaut mieux ne pas se demander avec quoi c'est fait.

— Il est toujours le même, murmura-t-elle tournée vers la vieille dame.

Puis elle disparut, sous prétexte d'aider Rémy.

— Mauvaise tête ! dit tante Lucrèce. Je suis sûre que tu l'as peinée.

— Et comment ?

— Je n'en sais rien. Mais pourquoi serait-elle partie ?

Il reprit :

— Qu'ai-je dit d'extraordinaire ? Qu'il ne faut pas examiner de quoi se compose un enfant ? Qu'il m'est déplaisant d'en avoir fait un où a collaboré ma famille entière ? Je sais bien que tout père en est là ; mais c'est ce qui me dégoûte de l'être. J'aurais des frères, qu'ils pourraient faire à leurs enfants mes yeux, mes mains, mon caractère. Qu'est-ce qui est à moi ? Qu'est-ce qui est à toi ? Tu trouves ça propre ? Qui te dit qu'il n'y a pas, par le monde, quelque petit métis qui me doive la vie ? Mais réfléchis : c'est peut-être une fille. Peut-être elle a ton dos, ta poitrine, tout. Et à quoi sert que tu les caches soigneu-

sement sous tes robes, si elle, là-bas, les montre à tout le monde, toute nue, en plein soleil ?

La vieille dame ne se tint pas de rire :

— Allons, allons, l'extravagant ! Tout de même, va retrouver ta femme.

Claire, du perron, regardait Rémy tendre un fil de fer. Sans se retourner elle se laissa rejoindre.

— Tante Lucrèce croit que je t'ai fait de la peine.

— Comment l'aurais-tu fait ? dit-elle, — on eût pu croire négligemment, les yeux toujours vers Rémy.

— Apparemment par mes paroles de tout à l'heure.

— Qu'est-ce que tu as donc dit ?

Et imperceptiblement, elle commença de s'abandonner contre Cyrille.

— J'en étais sûr, fit-il : tante Lucrèce a une imagination !...

Elle se retourna, prudente, puis brusquement lui enlaça le cou :

— Ah, mon Cyrille, t'attendre pendant trois années, sans savoir si tu m'aimeras encore à ton retour ! J'avais pu patienter deux ans, mais trois !... Et en t'apercevant, me remettre à trembler comme une petite fille ! — Et songer que toute ma vie tu me feras peur ainsi...

IV

De bon matin, Cyrille fut chez Rémy.

Il le trouva dans le moite désordre du dernier sommeil, la figure au fond d'un oreiller, le corps de travers, en faucille.

Il s'assit presque sur l'enfant, dans un creux, entre les coudes et les genoux. Las de n'apercevoir qu'un tendre tourbillon de cheveux, il souffla dans le col de la chemise. Rémy grogna, se retourna et, sans ouvrir les yeux, frappa Cyrille à la figure.

— Bien touché ! Hé, là, le paresseux !

Son père lui chatouilla les côtes. L'enfant maronnait et se défendait gauchement, les mains molles de sommeil et de rire.

— Voilà des bras que je voudrais plus durs, dit Cyrille en les tâtant.

L'enfant gémit :

— On crie dès que je bouge.

Puis, éveillé davantage, il releva sa manche.

— J'ai tout de même du biceps.

— Trop blanc, dit Cyrille.

— Pardi, tes mains sont comme du caramel, mais fais voir sous ta manche.

Le bras délié s'allongea contre le bras robuste. Mais Cyrille n'écoutait plus. De même que la veille à l'arrivée, une secrète volupté surprenait ses oreilles. Il voulut ramasser son attention. Mais comme Rémy concluait : La belle affaire, c'est le soleil de là-bas ! — déjà l'émotion s'était évanouie.

Il demanda :

— Que vas-tu faire aujourd'hui ?

— Les camarades sont en classe. Il y aurait bien Martin... un mousse qui doit partir à la fin de l'été. C'est lui qui m'a montré la chasse aux taupes et la pêche à la fourche.

Cyrille paraissait redouter d'en trop apprendre, car sans plus de questions :

— Pêchez si ça vous fait plaisir.

Mais les yeux de Rémy brillèrent d'une si clandestine intelligence, que Cyrille détourna les siens et regarda le mur.

— Il y avait un portrait, là, au lieu de cette affiche japonaise ?

— Un jeune homme qui rame, une pipe à la bouche, dit Rémy. Je me rappelle. Il y a longtemps

quand tu m'as envoyé ces images, maman l'a retiré pour leur faire de la place.

— Je tenais beaucoup à ce dessin. Où l'a-t-on mis ?

— Au grenier, je crois, derrière l'armoire.

— Sais-tu qui ça représentait ?

— Maman n'a jamais pu me le dire.

Cyrille parut embarrassé.

— C'est Germain... le seul véritable ami que j'aie connu. Jamais elle n'a compris quel être admirable c'était. Je crois qu'il lui faisait peur.

Rémy écoutait gravement, intimidé d'être pris au sérieux.

— Il n'y a pas d'homme auquel je souhaite davantage que tu ressembles. Aussi j'avais placé ce portrait dans ta chambre. Jamais je ne m'en étais séparé.

Rémy demanda :

— C'est toi qui l'avais dessiné ?

— Moi, non... mais une jeune femme qui s'était éprise de Germain...

Il s'arrêta, n'osant plus. Les yeux de Rémy interrogeaient passionnément.

— Plus tard, mon petit, tu sauras cette histoire... et bien d'autres. Je ne m'habitue pas encore à te parler. Si je m'attendais à un gars aussi dégourdi !... Allons, mets ta culotte.

Rémy le retint par la manche.

— Et tu me raconteras des aventures de Chine. Il y en a qui font de l'embarras parce que leur père est ceci ou cela. Je pourrai leur fermer le bec.

Cyrille en sortant croisa tante Lucrèce.

— Où donc Rémy pêche-t-il d'habitude ?

— Au coude de la rivière ; mais assure-t'en.

— Non, fit Cyrille, je veux qu'il aille et vienne sans se douter que je l'observe. Devant un père on se surveille, même s'il se montre camarade. Tout ce petit est pour moi neuf, m'étonne...

— Claire devrait t'entendre, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Mon Dieu, elle se tourmente. C'est dans son caractère. On la trouve relisant dix fois tes lettres. « Pourquoi écrit-il cette phrase... et celle-là ? »

— Et que craint-elle ?

— Des bêtises. Elle s'inquiète pour Rémy. Tu sais combien les femmes sont sottes ? Mais, sois tranquille, je la sermonne.

Il prétexta des affaires en ville, mais ne s'y attarda que peu. Remontant la rivière, il eut bientôt décou-

vert les pêcheurs, au sommet d'un talus, goûtant de pain et de cerises. Ils étaient trois : Rémy, le mousse et une fille, moins jeune qu'eux d'un ou deux ans. Elle riait haut et distribuait les parts.

— Voilà cinq cerises pour chacun. Qui les avalera le plus vite avec les queues et les noyaux ?

Ils luttèrent de grimaces. Le mousse s'étrangla.

— Pour sa punition, qu'il roule jusqu'au bas du talus !

Martin refusait ; mais Rémy l'entraîna :

— Je roule avec toi.

Ils se couchèrent l'un contre l'autre, mêlèrent leurs bras, leurs jambes, et déboulèrent, en une seule masse, jusqu'à la berge.

— A ton tour, avec moi, hé Brigitte, cria Rémy.

Elle restait couchée, paresseuse, prête à céder pour peu que l'enfant fût hardi. Mais celui-ci revint s'asseoir. On poursuivit de goûter, le mousse à l'écart, protecteur, Rémy contre la fille.

— Puisque tu as gagné, voilà pour toi. Mais attrape-la sans mordre.

Et dans la saignée de son bras, elle fixa une cerise.

La rondeur lisse du fruit n'offrait point de prise. Rémy se fatiguait les lèvres et la langue. Alors il empoigna Brigitte. Elle se débattait, maintenue par les genoux du garçon. Il y eut lutte, cri, et Rémy se

dressa debout, la bouche noire du jus de la cerise. Une motte de terre vint s'écraser à son épaule.

— Ça t'apprendra, sale gosse, à mordre.

Mais Cyrille, hors de lui, franchit la haie qui le dissimulait :

— La garce ! la garce !

Il comptait apparaître en promeneur détaché, mais se trahit rien qu'à rompre la broussaille. Il héla Rémy. Celui-ci, sans hâte, rassembla ses affaires, prit congé, puis, le regard franc, criant le produit de sa pêche, dégringola jusqu'à son père.

— Qu'est-ce que c'est que cette fille ?

— C'est Brigitte, la sœur de Martin.

— Je n'ai rien à reprocher au frère, mais quant à elle !...

Rémy, les joues brûlantes, répliqua :

— Je vois bien que maman t'a parlé. Tout le monde est monté contre eux. On crie qu'ils sont enfants trouvés. Ils ont beau dire que ce n'est pas vrai, Brigitte ne peut pas obtenir de place.

L'indignation de l'enfant fit fléchir celle de Cyrille :

— Vois Martin tant que tu voudras. Je me moque de ces potins. Pour la sœur, c'est une autre affaire.

Rémy, rougissant davantage :

— Tu ne peux rien lui reprocher d'autre... Tu as l'air de croire...

— Quoi donc ?

Il s'embarrassait :

— Des choses...

— Il ne manquerait plus que cela. Tu oublies ton âge.

— Je ne l'oublie pas, dit avec dignité l'enfant.

Et il continua sans regarder Cyrille :

— Au contraire, je sais bien qu'il ne faut pas commencer trop jeune... Alors, tu vois bien... que tu n'as rien à craindre.

Son père ne put que rire :

— Je sais, mon petit, que tu es raisonnable. Mais je connais les dangers, — trop bien ! Il me déplaît de te donner des ordres. Je te le demande... en camarade... C'est entendu, n'est-ce pas : tu ne la verras plus ?

— Je l'ai justement invitée.

Cette résistance impatientait Cyrille :

— Tu trouveras des prétextes.

Rémy ne disait rien.

— Je puis compter sur toi ?

— Quand elle se sera moquée de mes raisons, que veux-tu que je réponde ?

— Tu me donneras les torts. Voilà tout !

— Tu n'as pourtant pas peur que j'imite ses manières ?

La rudesse du marin s'énervait :

— Ta mère le craint certainement.

— Mais pas toi. Donc...

Se sentant perdre du terrain, Cyrille joua de hardiesse :

— Écoute, mon petit, je serai franc. C'est le métier des pères que de prêcher vertu. Mais moi, si je te parle, c'est d'expérience.

Il s'arrêta, cherchant ses mots.

— Personne à ton âge ne m'avertissait... Tante Lucrèce ignorait trop de choses, — et cela m'a valu... de vilaines histoires.

Il hésitait encore, puis :

— Je m'étais fourré dans une bande de vauriens, des garçons et des filles. On faisait les petites brutes, comme vous tout à l'heure. Je n'avais pas d'argent ; une des filles s'en gaussa. Je prétendis posséder cent sous et ne pus les montrer, — ce qui me valut des moqueries !... Je n'en osais plus reparaître. Il y avait dans la classe une tirelire où l'on serrait de quoi se payer une promenade. Poussé à bout, je me fis mettre en retenue et pus, à l'aide d'un couteau, tirer cinq pièces. — Quoique je ne fusse qu'un petit voyou, c'était la première fois... Forcément tout s'est découvert. La fille craignait d'être inquiétée ; elle me fit mentir et m'empêtrer de plus en plus. L'affaire est devenue grave. Sans Germain

l'on me chassait... Il a remboursé, quitte à paraître complice. Et note-le bien : à peine si nous nous connaissions... C'est un de ces coups de générosité dont il était, lui seul, capable. Cela t'explique qu'on n'ait plus pu m'arracher de lui...

Rémy semblait gêné par l'émotion de son père et ne savait que répondre. Cyrille au bout d'un temps se fit violence pour ajouter :

— Je te raconte ces misères afin que tu comprennes... comment elles arrivent... Je veux que par toi-même...

Il s'embrouillait, déconcerté qu'aucun élan ne répondît au sien. Sa poitrine soulevée se vida... Il regardait la route... Rémy, tout à penser, arrachait des herbes.

Alors, soucieux, impatient d'être autre part, le marin se mit à marcher devant. Brusquement il se retourna.

— Que rumines-tu donc ?

La réponse fut nette et le regard droit :

— Tu avais mon âge à cette époque-là ?

Le tranchant du ton, blessa Cyrille. Il s'efforça de penser : « C'est fausse honte, ou timidité. »

Mais Rémy continua :

— J'ai bien compris comment ces ennuis te sont arrivés, mais jamais les Martin...

Il se tenait en face de son père, presque en

homme qui défend son droit. Par dépit de s'être découvert et vainement humilié, Cyrille riposta :

— Je m'en moque ! Qu'ils te poussent à ceci ou à cela...

— Alors pourquoi me permettre Martin, si tu trouves que Brigitte...

Une brusque chaleur piqua Cyrille à la nuque :

— Tu ne rencontreras plus cette gamine. Je te l'interdis, voilà tout !...

Il s'arrêta, sentant qu'il avait cassé quelque chose. — Déjà, de l'autre côté du chemin, Rémy marchait, petit garçon passif et impénétrable.

— Eh bien, la pêche ? demanda tante Lucrèce.

— Bonne, dit Cyrille.

— Tout est donc pour le mieux.

Elle reprit son tricot. Cyrille s'assit. Il y eut un tour de mailles, puis un, puis un.

— Tu crois que Rémy vous raconte toutes ses petites aventures ?

— Toutes, non. Il n'est pas cachottier, mais, pour sûr, il a ses secrets. Crois-tu que tu me racontais tout ?

— Je sais bien que non, fit Cyrille. Cependant je t'aimais beaucoup.

— Es-tu sot! Un enfant ne peut pas tout dire à une grande personne.

— Pourtant je bavardais des heures avec le jardinier. Je lui racontais presque tout, — bien plus qu'à toi. Nous étions *amis*.

— Dame! C'est que pour obtenir tant soit peu d'obéissance...

Il marmonna :

— Il faut renoncer à tout le reste!

— Je ne pouvais pourtant pas te laisser couper des trous dans tes vêtements ou tremper ta langue dans le sucre en poudre!

— Évidemment... évidemment.

Il changea de place, pétrit une pelote de laine, la rejeta :

— Est-ce qu'il voit souvent ces Martin?

— Le moins que nous pouvons; mais comment l'empêcher? Claire s'affole. Moi, je suis plus calme. Rémy, de nature, est droit. Et puis, je t'ai vu, toi, mon petit, parmi de bien autres chenapans!

— Mais n'oublie pas que c'est miracle si je me suis mis au travail.

— Il n'a pas été comme toi entouré de terribles exemples...

Cyrille se leva, culbutant sa chaise :

— Nom de Dieu, il les a dans le sang! Ça suffit bien!

Sur les marches de l'escalier, il croisa Rémy qui rangeait ses lignes.

— On va dîner, dépêche-toi !

Il n'y eut pas de réponse. Des mains insupportablement obéissantes rassemblaient les objets dans une corbeille. Cyrille se retint d'y donner un coup de pied.

— Fais-moi du moins place, que je passe!

Mais Rémy fut tout autre à table.

— Il a l'air fatigué, remarqua Claire.

Tout de suite, il affecta de l'entrain :

— C'est que nous avons fait du chemin, papa et moi.

« Est-ce pour me narguer ? » se demanda Cyrille.

Mais à un inquiet regard de l'enfant, il reconnut que c'était parade, tremblante hardiesse pour ne pas perdre aux yeux des femmes un allié. — Ce manège audacieux lui plut; il eut soin d'en paraître dupe.

Le repas terminé, Claire, par hasard, puis tante Lucrèce quitta la pièce. Aussitôt Rémy s'esquiva.

Mais Cyrille ne se put retenir; il monta, rattrapa l'enfant dans un couloir sombre. Il le saisit, comme on prend un chat, entre les épaules.

— C'est donc un vrai chagrin!... Je ne savais pas, mon petit, je ne pouvais pas imaginer...

Il voulait l'attirer. Son poing sentait un dos rétif, tout d'une pièce.

— J'ai peut-être été brusque ? Je ne suis pas venu pour te faire des ennuis. Je ne te demanderai rien d'autre, rien, mon petit, que cela. Mais j'y tiens, plus que tu ne peux comprendre. — Tu seras brave et nous trouverons, va, d'autres amusements. Si je te donnais une montre, — ou un fusil ? Tu veux ? Tu promets, dis ?

Petit à petit, contre son bras, les épaules raides s'amollirent, les omoplates cédèrent, la tête se renversa. Et Cyrille sentit à sa joue le chuchotement d'une voix fraîche.

V

CLAIRE sortait.

— Donne-moi la clef de la mansarde, dit Cyrille. J'ai à fouiller dans de vieilles malles.

Il gagna l'obscur galetas, marcha droit à l'armoire, chercha dessus, dessous. Il y allait renoncer, quand, derrière le meuble, il aperçut des tampons d'étoffe. Il les ôta, trouva du foin, l'arracha, puis sentit un cadre. Il en reconnut la moulure et sans effort ramena le portrait.

Du revers de sa manche, il ouvrit une transparente flaque dans la poussière de la glace. Une figure apparut. C'était bien le menton carré, encore imberbe, dont de plus récentes images lui avaient brouillé le souvenir... C'étaient bien les belles lèvres avides... D'un nouveau coup de manche il frotta le verre, puis en un bond fut à la lucarne.

Là encore, le jour n'était que douteux. La targette

rouillée résistait. Il secoua si rudement la croisée qu'un carreau fêlé sauta dans le vide.

Alors, sous la matinale lumière, le détail du dessin sortit. Cyrille absorbait des yeux, jusqu'à n'y plus voir, un fouillis de traits au crayon. Il s'écartait, se rapprochait...

Quand il descendit de ce grenier, un seul souvenir lui demeurait : l'étrange son qu'avait eu sa propre parole, quand penché sur la rampe, il tentait d'appeler Rémy...

Il découvrit l'enfant couché sur le perron, la tête entre les poings.

— Que lis-tu ?

— Gulliver.

Il s'assit sur une marche, l'haleine courte.

— C'est donc bien passionnant... que tu ne puisses plus... lever la tête ?...

Rémy soupira :

— Une fois que je suis lancé !...

Il ferma le livre et s'assit :

— Pourquoi m'examines-tu si drôlement ?

— Je n'ai donc pas le droit de te regarder ?... Éloigne-toi davantage... Non, la tête plus à gauche...

— Enfin, qu'est-ce que j'ai donc ce matin ?

— Mais tu n'as rien; seulement, mon petit... Mets-toi en plein soleil... là...

— Tu n'as pas fini de te moquer ?

Le mouvement de Cyrille tomba court. Ses mains restèrent à plat sur la pierre. Il murmura, dans une appréhension extraordinaire :

— Répète cette phrase que tu viens de dire ?

— Je ne voulais pas te fâcher.

— Tu es sot... C'est pour l'accent... Redis seulement : « Tu n'as pas... »

L'enfant répéta. Cyrille l'écoutait, le regardait... Rémy finit par dire :

— Est-ce que tu as peur, à cause de ce que tu m'as promis ? Je crois que décidément c'est le fusil, mais...

— Quel fusil ?

L'enfant n'y comprenait plus rien :

— Plutôt que la montre. J'ai réfléchi toute la nuit... au moins jusqu'à quatre heures.

Cyrille lui saisit à deux mains la figure :

— Voilà pourquoi tes yeux sont battus. C'est stupide !

— Je n'en mourrai pas.

— C'est stupide quand même. Ça ne valait pas la peine... Je n'ai qu'à te les donner... tous les deux !...

Rémy d'ébahissement n'avait pas dit merci, que déjà Cyrille était remonté.

Il retrouva le cadre sous une caisse où il l'avait

mis en sûreté. Oblitérant, de la paume, une partie du dessin, il découvrait tantôt la bouche, tantôt le front. Encore et encore, il changeait sa main de place, puis se donnait tout le recul que permettait la mansarde. Pour l'interrompre il fallut un bruit de sonnette. D'un coup de canif il détacha la feuille, glissa le cadre vide derrière l'armoire ; puis ramassant le foin et balayant les brins épars, il cacha tout sous les vieux chiffons.

Alors, avec mille précautions, il regagna sa chambre, ferma sur le dessin les pages d'un dictionnaire. De la fenêtre, il siffla Rémy :

— Ta mère n'est pas sur le perron ?

— Non.

— Regarde dans l'antichambre ?

— Pas non plus.

Il se jeta dans l'escalier :

— Qu'on ne m'attende pas ; je reviendrai peut-être tard.

Il rentra vers deux heures.

— Mon Dieu, dit tante Lucrèce, où donc t'es-tu crotté de la sorte ?

D'un coup d'œil, il explora le vestibule, puis, bas, montrant la porte du salon :

— Claire est là ?

— Non. Tantôt pour un malade on est venu la chercher. Tout le monde a recours à elle, sitôt qu'il faut aider un médecin. — Maintenant viens, j'ai mis au chaud ton déjeuner.

Comme il s'asseyait, accablé, elle ôta le bout d'une feuille prise au col de sa veste :

— Mais voyons, mon garçon, tu as traversé la brousse ! Tu as marché dans des flaques. Où allais-tu ?

— Tout droit. Je ne sais pas... Je me suis perdu.

— Toi qui connais les moindres sentiers !...

— Tout est changé... Je ne m'y retrouve plus... Puis, je ne regardais pas... Je prenais des notes...

— Tu faisais tes comptes ?

— Pas mes comptes,... non pas !... Je cherchais une date... un vieux souvenir... Il me fallait remonter d'année en année... rétablir l'emploi de mon temps. Ça n'allait pas... J'avais des blancs... A la fin j'ai cru retrouver... Mais je n'étais pas sûr... Et je recommençais, je vérifiais...

— C'était donc important ?

— Tu sais comme sont les souvenirs... ça vous obsède... ça vous tracasse... Puis, quand peu à peu ça revient, quand les indices se complètent... alors, je ne sais pas... on éclate... — Je me suis mis à courir... je pataugeais... Ah, tante Lucrèce, je ne sais pas ce que j'avais... je ne sais pas...

La vieille dame s'élança vers lui :

— Cyrille ! qu'est-ce qui lui est arrivé ?... Mais oui, tu pleures !... Tu as du chagrin !

— Pas du chagrin !... Ça, non... C'est bête...

— Tu as quelque chose... Tu ne pleurerais pas...

— Je te jure que ce n'est pas du chagrin... Sait-on pourquoi ça vous prend tout à coup ?... Et d'abord c'est fini... Puisque je te dis que c'étaient des vieux souvenirs.

— Mais lesquels ?

— De mon mariage,... des deux premières années... Est-ce que c'est triste ? Là, tu vois bien... Ce n'est pas après quinze années qu'on se repent.

— Pour sûr, je ne vois pas de quoi tu te plaindrais.

— N'est-ce pas ? Tu connais Claire presque mieux que moi. Tu sais que son rôle n'était pas facile... Elle l'a vaillamment tenu ?... N'est-ce pas ?...

— Avec beaucoup de tact. On la croit de peu de ressource, mais dès qu'il est besoin, elle devient énergique, ingénieuse.

Cyrille à deux mains lui tenait le bras :

— N'est-ce pas, je n'ai pas à me plaindre d'elle ? Chacune a ses défauts... Dis qu'à tout prendre c'était de la chance que de tomber sur celle-là... et sur le petit qu'elle m'a donné !

— Mais, mon garçon, tu le sais mieux que moi.

— Ce n'est pourtant pas là ce qui t'a mis à l'envers ?...

— Mais, si !... d'y repenser, de m'en rendre compte... Tu crois que seules les choses tristes...

— Font pleurer ? dame...

Cyrille parut déconcerté :

— Tu es sûre ?... Ce n'est pas possible... Tu n'as jamais pleuré pour... autre chose ?

Elle réfléchit :

— Une fois... lors de l'abordage du *Goëland*, quand je t'ai su parti sur un autre paquebot.

— Tu as pleuré ?... Et c'était... dis, c'était ?

— De joie, mon petit.

Il répéta, comme incrédule encore :

— Alors tu crois... que c'était... de joie !

Claire les interrompit. Elle s'assit, un peu égarée.

— Qu'est-ce qui était arrivé ? dit tante Lucrèce.

— Aux chantiers... un bûcheron qui s'est fendu le genou... d'un coup de hache !

Cyrille, inquiet, courut à elle.

— Ne t'effraie pas, mon garçon. Elle ne battrait pas d'un cil tant qu'on charcute, mais elle en reste toute secouée.

Il était à genoux contre elle :

— Tes lettres ne parlaient pas d'opérations pareilles. Je ne t'aurais jamais cru ce sang-froid.

Toi, si peureuse!... Chez une autre, c'eût été bien, mais chez toi...

Elle se débattait, confuse.

— Si, si, c'est admirable!

Et timide, sans oser d'autre geste, il la retenait par les poignets.

— Tiens, vous êtes rentrés tous les deux, dit Rémy.

Il montrait un éclat de vitre :

— C'est de la lucarne. Qui donc l'a cassée ?

Cyrille était déjà debout :

— Moi, ce matin... Je voulais ouvrir.

Tout d'abord l'enfant ne comprit pas.

— C'est vrai, tu cherchais le dessin!

Cyrille balbutia :

— Quoi donc?... Non... dans des malles... de vieux livres... des choses à moi...

Quand il osa tourner les yeux vers Claire, elle avait son visage habituel, si mat qu'aucune nouvelle pâleur n'aurait pu s'y marquer.

Il tâta, dans son gousset, la clef de la mansarde :

— Je vais au télégraphe... Tu viens, Rémy?... Je te dis que je suis pressé.

VI

Le matin, tandis qu'à sa table, feignant d'écrire, il réfléchissait, Claire vint s'accouder au dossier de sa chaise. Il demanda :

— Où donc Rémy s'est-il fourré ? Je le cherche partout.

— Je ne l'ai pas vu non plus.

Et doucement, lui passant un bras sous le menton, elle lui releva la tête. Au même instant, affectant de regarder l'heure, elle lui retira la montre du gousset. Cyrille pensa : « La voilà qui prend la clef du grenier. » Il resta maître de ses mouvements et, immobile, attendit qu'elle fût dehors.

Son premier geste rencontra la clef, au fond de la poche, comme la veille. « Alors c'est qu'elle vient de l'y remettre. » Comment, tout le matin, n'y avait-

il pris garde? Il se souvint seulement d'avoir, à son réveil, surpris Claire rôdant déjà par la chambre. — Il songea : « Pas mal joué ! » puis se porta, soucieux, vers la fenêtre.

Il vit sa femme circuler dans le jardin, cueillant une fleur, arrachant une mauvaise herbe. Puis, sans plus motiver sa présence, elle demeura sur place. — Passé midi, la grille fut poussée. Il remarqua que Claire allait droit à Rémy et que longuement elle le retenait à lui dénouer et renouer la cravate.

— Imagine-toi qu'il vient du lycée!

Distrait, Cyrille se mit à table et dit :

— C'est étonnant.

La vertu de Rémy s'indigna :

— Et pourquoi, étonnant? Tu sais très bien ce que nous disions hier, devant la poste. Quand on y apprend quelque chose d'utile, je ne me plains pas du lycée.

Cyrille n'écoutait pas. Son regard s'arrêtait sur Claire, rapide, pour s'écarter sitôt qu'elle levait le sien.

— J'ai annoncé le fusil et la montre, continua Rémy. Il y en a qui bisquent! On a voulu me faire asseoir sur un cornet d'encre... Si tu savais comme

tout est changé depuis que tu es là... Même le proviseur devient poli.

Chacun levé, la vieille femme prit Cyrille à part :

— Tu ne vois donc pas que la tête lui tourne !

— Comment, puisqu'il travaille ?

— Pour se vanter de tes cadeaux. Tu crois que je t'en aurais donné de pareils ?

Cyrille bougonna :

— Je sais ce que je fais. Rémy et moi, ça n'est pas la même chose.

Il retrouva l'enfant.

— Qu'est-ce que ta mère te demandait, tout à l'heure, au jardin ?

— A qui tu as télégraphié hier.

— Et tu as dit ?

— Que c'était à un nommé... quelque chose comme Renaud.

— Et elle t'a demandé... le texte ?

— Tu ne m'avais pas dit que ça fût secret !

— Mais en quels termes ?... Quels mots as-tu employés, — au juste !

— Je ne sais plus... Qu'il fallait t'envoyer, le jour même, la correspondance de Germain... avec... je ne sais plus...

— Et alors qu'a-t-elle dit ?

— Rien.

Comme les sourcils de son père se serraient :

— Je t'assure que je n'ai pas lu par-dessus ton épaule. Mais c'était mal écrit. On t'a prié d'épeler.

— Et c'est tout ?

— Non, elle m'avait d'abord fait des recommandations.

— Quoi donc ?

— Ce n'est justement pas pour toi.

— Mais si... mais si...

— Je devais prendre garde à ne pas te fâcher... Souvent tu pourrais m'en vouloir, sans le paraître... Je te le répète parce que... je ne suis pas inquiet. Mais ne va pas le lui redire.

Ils s'installèrent sur des pliants. Cyrille cachait mal son agitation.

— J'étais décidé, dit Rémy, à écouter la géographie. Mais, pas moyen. Mon esprit trotte depuis que nous avons parlé de Tunisie...

Cyrille pensa :

— J'aurais dû calquer le dessin et le remplacer par mon gribouillage. Elle n'aurait rien vu.

— Que veux-tu ? continuait Rémy. Maman ni tante Lucrèce ne me laissaient seulement parler de voyages. Elles veulent que je reste ici. Elles croient

ju'il n'y a pas de coloniaux qui ne soient repris de ustice. On t'excepte, toi, parce que tu es marin. Mais comme la mer et moi c'est deux... Alors j'aimais nieux n'y plus penser du tout. Mais au premier mot que tu as dit...

Cyrille se rapprocha. Son anxiété semblait disparue. Il contemplait l'enfant; il se retenait, comme lans la crainte qu'une trop brusque tendresse ne 'effarouchât :

— Tu ne sais pas quel bonheur tu m'as donné !... Ah, je ne m'y attendais pas !... Moi qui te croyais ans ambition, oui, indolent. Il ne faut pas, mon etit, m'en vouloir. J'avais honte, au point que je uyais d'ici... Mais quand je t'ai vu aventureux... le bonne race...

— Si seulement, dit Rémy, tu n'étais pas si ongtemps loin !

Cyrille, penché vers lui, reprit avec une extraordinaire animation :

— J'ai beaucoup pensé depuis hier. J'ai des projets. Pas pour tout de suite... Tu peux finir seul tes études. Mais alors, qui m'empêcherait de liquider non affaire ? Bien que je n'entende pas trop la culture, j'ai pourtant acquis par le monde quelques notions. Je t'aiderais. Nous nous compléterions. Ce serait bien, dis ? Dis, mon petit ?

— Ce serait rudement bien.

L'enfant riait à ses pensées, et l'attirant, Cyrille brusquement l'embrassa.

On entendit la voix de tante Lucrèce :

— Mais d'où reviens-tu donc ?

Cyrille, inquiet, se précipita, vit Claire debout sur le perron, poussiéreuse, en désordre, les cheveux collés. Elle l'aperçut, parut ne pas savoir de quel côté fuir, finit par se jeter dans la maison. Il demanda, repris d'angoisse :

— Qu'avait-elle affaire à la poste ?

Et il ramassa une feuille de timbres qu'elle avait laissé choir.

— La receveuse était gravement souffrante, dit la vieille dame. Mais je la croyais guérie. — Vas-tu cesser de chiffonner ces timbres !

— Encore une malade que Claire a soignée !

— Parfaitement. Et qui lui doit la vie, fit tante Lucrèce avec humeur. Qu'est-ce que tu trouves à y redire ?

— Je ne veux pas que par reconnaissance cette femme lui montre à regarder dans les enveloppes... — comme font toutes ses pareilles... — ou à lire les dépêches des particuliers.

La vieille femme se fâcha :

— Je ne comprends rien à tes radotages... Mais jamais Claire n'est rentrée dans cet état !

Il murmura :

— C'est qu'elle a marché au soleil.

Claire reparut, mais si défaite, que d'abord il dut lui venir en aide :

— La chaleur t'a donné la migraine... Mais si, assieds-toi là !...

— Les timbres pouvaient bien attendre, gronda tante Lucrèce.

— Je n'en avais plus, riposta-t-il sur un ton qui la fit partir d'un air digne.

Alors, derrière le siège où s'abandonnait Claire, il se tint, maladroit, comme un écolier qui ne sait pas et se méfie de tout ce qu'il pourra dire. Il s'enhardit à quelques muettes attentions, puis à bout de ressources, à la fin risqua :

— Nous avons bavardé Rémy et moi.

Et comme sa ferme voix lui rendait de l'audace, doucement il tenta de rassurer Claire :

— Il a de l'ambition, mais tu ne dois pas t'en effrayer. Tu n'auras guère à te séparer de lui. Qui sait si ses projets ne me ramèneront point ? Nous l'aurions bien mérité, toi et moi !

Il lui versa du thé, dut même la faire boire, tant elle avait peine à tenir la tasse. — Il murmura timide et pressant :

— Demain tu seras bien... Si tu voulais... nous irions promener avec Rémy...

Elle se troublait davantage. Il essaya de dire avec plus de tendresse encore :

— Tu verras comme nous saurons t'amuser. J'ai beau, là-bas, faire fi du bonheur d'être ensemble; m'y voilà pris, sitôt revenu... Ce sera la première fois depuis que Rémy... Jamais je ne vous ai eus, tous les deux, seuls, toute une journée...

Il s'échauffait :

— Souvent j'étais injuste ou dur... Si !... je m'explique mal... Je vous devais plus d'attentions... Mais je m'acquitterai... Je me sens rajeuni... Tu ne peux pas refuser...

Alors, égarée, elle le regarda :

— Cyrille ! Cyrille !... Jamais tu ne m'as parlé de la sorte...

Il resta court, honteux, feignant de ne pas voir qu'elle pleurait... Il ne savait où regarder... La gêne lui devint intolérable, concentrée peu à peu en un unique tourment, désir éperdu d'une voix, d'un regard jeune, de la fraîche présence de l'enfant. — Sa tardive protestation fut plus pitoyable que son silence même :

— Si je ne te parlais pas ainsi... c'est que l'occasion manquait... Je vais voir si ça plairait à Rémy.

Il le découvrit, dans sa chambre, assis sur sa couchette.

— Je t'appelle de tous les côtés. Pourquoi ne réponds-tu rien ?

Rémy ne bougeait pas.

— Qu'est-ce que tu as donc ?

Abruptement, l'enfant demanda :

— C'est vrai que grand-père a fait faillite ?

— Pourquoi cette question ?

— Dis d'abord si c'est vrai.

Cyrille restait immobile dans la porte.

— C'est vrai qu'il a filé pour l'Amérique ?... et que nous sommes venus ici parce qu'on ne nous y connaissait pas ?

— Mon pauvre enfant, qui est-ce qui t'a dit ?...

Rémy se détourna, tête basse :

— Alors ce n'était pas la peine... de me forcer à chasser Brigitte.

Cyrille l'avait rejoint :

— Tu l'as revue !

— Il fallait bien lui dire que j'avais changé de projets... Elle s'est fâchée... J'ai dit : Si tu le prends si mal, bonsoir ! d'ailleurs à l'avenir, je travaille. — Alors elle s'est mise en fureur... Elle en a dit !... elle en a dit !... Que grand-père prêtait à la petite semaine... et qu'il s'est servi d'un faux testament... Elle le tient d'un de ses cousins qui est de chez

nous. Et sur l'oncle Simon !... C'est donc pour ça que maman te faisait taire l'autre jour... Brigitte prétend...

Cyrille éclata :

— Ah, elle est propre ta Brigitte ! Qu'y peux-tu à toutes ces saletés, qu'elle te les jette à la figure !

La colère, l'humiliation ramassaient l'enfant sur lui-même. Cyrille s'assit à côté de lui, gauche d'anxiété.

— Là, tu vois bien ce que vaut la gueuse ! Qu'on m'ait fait souffrir de toutes ces misères, ça se comprenait... mais t'en tourmenter, toi !... Ne leur laisse pas la joie de t'avoir découragé. J'ai bien fait mon chemin quoiqu'on m'ait roulé dans la crotte ! Mais toi, tu es au-dessus de ces ordures... Nul n'a rien à te dire, à toi... Qu'est-ce que la banqueroute d'un vieil avare a de commun avec ta santé, avec tes bonnes joues ?...

Rémy murmura :

— Vous, vous mentez... Les autres m'en veulent... Je ne peux plus compter sur personne.

Cyrille se planta devant lui :

— Sur moi !...

Et il reprit presque humblement :

— D'autres ont plus de pouvoir, mais pas la même obstination. Tu ne sais pas ce dont pour toi je suis capable... Tu étais petit, — on ne pouvait pas tout te

dire. Il y a bien des choses que tu ne sais pas encore. J'attends demain des lettres... très importantes. Ta mère s'affole et toi aussi... juste au moment que tout s'arrange... Tu deviens homme... Ton avenir sera comme tu le souhaites... Que veux-tu de plus?... Qu'est-ce que c'est que les injures d'une fille? — Avoue, mon petit, que tu étais absurde. Je veux que tu en ries toi-même... Allons?...

Il était enjoué, pressant. Enfin Rémy eut un incertain mouvement de tête, d'épaules. Il sourit, mais les cils baissés ne laissaient pas voir ses yeux.

VII

Qu'est-ce qui ce matin vous prend tous ? dit tante Lucrèce. Au lieu de déjeuner, tu te promènes autour de la table et voilà Claire sortie et sa tasse encore pleine !

Cyrille s'arrêta net :

— Je n'avais pas remarqué. Son chapeau n'est plus là ?

Un regard dans l'antichambre, — et il était dehors lui-même. — « Pardi ! les lettres... » Il traversa le jardin, ouvrit la grille en maintenant la sonnette : Claire se tenait au coin de la rue, guettant plus loin.

Caché derrière un char de foin, il put la dépasser, gagner le premier tournant. Déjà le facteur s'avançait de porte en porte.

— Mon courrier !

Il saisit lui-même, dans la boîte, un paquet ficelé :

— C'est ceci ; gardez le reste.

Le papier creva sous ses ongles et la tranche des lettres parut. Immobile sur le trottoir désert, il palpait la liasse, puis il l'enfonça dans sa poche. Elle dépassait. Il la glissa entre sa veste et sa chemise. Alors, à l'abri d'un pan de maçonnerie, il s'efforça de voir.

Claire tenait le journal qu'il venait de refuser. L'homme semblait donner des explications. Cyrille remarqua qu'elle laissait tomber la feuille et que l'autre la lui ramassait. Elle ne devait pas avoir son air habituel, car l'homme, hésitant, restait sur place. Enfin elle sembla chavirer et rentra dans le jardin.

Cyrille, prudent, s'avança, ne la vit plus ; puis, sa chambre sans rencontre gagnée, s'enferma.

Jamais il n'avait remarqué comme les grimpantes glycines laissaient nager leurs branches dans le soleil. Il s'assit à la fenêtre ouverte, relisant quelques pages, puis regardant le ciel ou la verdure. Il se levait, se parlait à voix haute, souriait. Il remit en paquet les lettres, puis, de nouveau, n'en pouvant être rassasié, les délia.

D'un coup ferme on frappa la porte.

— Ouvre, dit tante Lucrèce.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux entrer.

— Je travaille. Laissez-moi tranquille ; je descends dans un moment.

— Je veux tout de suite.

— Et moi, j'ai besoin d'une heure encore. C'est donc pressé ce que tu veux me dire ?

— Ouvre, ou je fais venir le serrurier.

Il enferma les lettres et n'obéit qu'en maugréant. Le visage tragique, presque beau, elle l'embrassa avec véhémence :

— Mon pauvre, pauvre enfant !

Et ne le lâchant point, elle regarda tout autour de la chambre. — Il comprit :

— Sois tranquille, je ne vais pas me tuer !

Et comme elle pâlissait davantage :

— Quelle fureur a pris Claire de te mêler à cette histoire !

— Plût à Dieu qu'elle m'en eût parlé... alors qu'il était temps !

— Temps de quoi ?

— De déchirer ce malheureux dessin et d'arrêter ces lettres. Je jure que tu n'aurais rien su.

— Je ne suis pas un enfant, tante Lucrèce. Si je me suis tourmenté, c'est *avant* de savoir avec certitude.

— Les simples soupçons valaient pourtant mieux. Ah, je comprends maintenant tes bizarreries et tes humeurs contre Rémy ! Vieille sotte que j'étais, vieille sotte !...

Il dit gêné :

— Ce n'était pas *cela.*

— Et qu'était-ce donc ? Sais-je si moi-même je pourrai le regarder encore ?

— Pas tant de zèle, tante Lucrèce, je t'en prie. A moins qu'on ne s'en mêle, toi ou d'autres, Rémy ne souffrira de rien. Pauvre petit ! Vois-tu qu'il prenne à cœur sa bâtardise !

Elle s'assit, le front courbé :

— Peut-être es-tu plus généreux ou le coup t'a-t-il moins surpris. Moi qui depuis quinze ans me crois grand mère !... Et brusquement... il n'y a plus que toi et moi... Il n'y a jamais eu que nous deux... Nous croyions avoir refait une famille... Elle n'est pas plus réussie que l'autre ! La chance est contre nous, mon garçon, décidément !

Elle pleurait sans éclats. Il dit doucement :

— On s'étonne d'abord, puis on s'habitue. C'est toi qui devais ignorer.

— Et qui veillerait sur la maison ?

Cyrille avec humeur :

— Claire a cru bon de te raconter quoi ?

— Est-ce que je le sais moi-même ? Elle était folle. Elle ne répétait qu'une chose : « Va-t-il chasser Rémy ? » Moi, sur le coup, je répondais : « Non. Il ne le chassera pas. » Je le disais, au dépourvu, parce qu'elle déchirait ma robe et que j'étais boule-

versée autant qu'elle. Je ne voyais pas encore, comprends-tu, toute sa faute. Mais, maintenant...

— Où est-elle ?

— Chez une amie qui veut bien la recevoir. J'ai dû lui préparer sa valise, car elle restait par terre...

— Va et ramène-la.

Elle le regarda stupéfaite :

— Sans avoir seulement décidé...

— Quoi ?

— Comment agir !

— Grand Dieu, comme tous les jours !

— Tu prétends... ?

— Que par toi ni par moi, aucune allusion ne soit faite. C'est compris ? Dépêche-toi. Rémy pourrait revenir. Et ce n'est pas la peine, pauvre femme, qu'elle se tourmente plus que de raison.

Il fallut un moment pour que tante Lucrèce commençât de comprendre.

— Je me donnerais, moi, des airs de passer sa faute au torchon !

— Tu parles comme une vieille fille. J'imagine qu'en seize ans *sa faute* a eu le temps de sécher !

Il crut qu'elle allait étouffer.

— Je m'en vais... je m'en vais... Ça finirait par une paire de calottes...

Il la retint :

— Tu vas la chercher ?

— Vas-y toi-même. Ah, tu crois m'enseigner la vie, l'abnégation !...

Il s'emporta :

— J'agis comme mon cœur m'y pousse !

— Tu mens. Tu ne veux faire comme personne, voilà tout !

Il se planta devant la vieille femme :

— En rien elle ne m'est moins chère aujourd'hui qu'autrefois. Est-ce net ? D'ailleurs je n'ai qu'à te lire deux pages...

Il ouvrit un tiroir :

— Je ne veux pas !

Il se mit en travers de la porte :

— Il faudra bien que tu comprennes !

Elle se rassit.

— C'est de Germain. Comme son ami l'ennuyait d'objections, il écrit : « Si je ne t'aimais comme je fais, rien ne pourrait m'induire à expliquer encore. Comment ne comprends-tu pas ? J'allais chez eux tous les jours. Non mes assiduités m'obligeaient aux excuses, mais mes absences. Qu'il insistât ne me surprenait point ; j'eusse fait de même. Elle parlait peu, mais quittait rarement la chambre. J'appris ainsi à n'éviter devant elle aucun sujet. En partant il me dit ces paroles, — elles établissent ce qu'étaient nos rapports, aussi je me force à les répéter : « Claire sera seule. Va souvent la voir. Toi, c'est

moi-même, — et davantage! » Et comme je me fâchais : « Ah vieux, dit-il, les femmes sont sottes, sans quoi je sais de qui toutes s'éprendraient... » C'était une vieille taquinerie qu'il accompagnait de bourrades. »

— Assez! cria tante Lucrèce.

— Tu entendras jusqu'au bout!

Pour la seconde fois l'autorité du ton la fit s'asseoir.

« Donc je vis souvent Claire. C'est le contraire qui nous eût semblé louche. Elle ne fut coquette, ni moi pressant. Nous n'écartions même pas l'image de Cyrille. Aussi, quand il revint, ne me sentis-je ni gêne ni honte. Libre d'agir, j'eusse avoué. Mais elle était trop scrupuleuse pour le mensonge et trop faible pour la franchise. Ce fut tout son malheur, — et le mien. »

Cette fois la vieille femme éclata :

— Me voilà édifiée! Tu lis ça... tranquillement! Je ne sais où me cacher, tant j'ai honte!

— Moi pas.

— Tu mens. Tu crânes. Tu fais l'homme supérieur... qui n'a pas de chagrin.

Il tremblait d'exaspération :

— Je n'en ai pas!... Finiras-tu par comprendre!... Je suis *content* de ce qui est arrivé. — Non, le plafond ne va pas te crouler sur la tête. — Tu veux

tout ? Tu veux ?... La fierté de ma vie, c'est Germain... et ce sera Rémy, peut-être... Et si ce matin je suis rompu par un excès de bonheur, c'est que je le sais son fils, non le mien, — tu entends ! — sorti de son sang, non de ma malpropre race !

La vieille lui arracha des mains la poignée de la porte :

— Ah, malpropre, en effet !... saligaud ! saligaud !

Il la suivit dans l'escalier :

— Puisque nous nous valons, Claire et moi, ramène-la.

Elle descendait, les mains sur les oreilles.

— Si tu ne veux pas, dis-moi l'adresse.

La sonnerie de la grille d'entrée le précipita vers la porte.

— C'est Rémy... Vite... Il va remarquer...

Elle dit :

— J'y vais.

Mais s'arrêtant :

— Regarde.

— Quoi ?

— La figure qu'a Rémy.

Il balbutia, blanchissant jusqu'aux lèvres :

— Elle lui a parlé !

Ils comptèrent ses pas aux marches du perron. Une épingle à chapeau glissa des mains de tante

Lucrèce et le dos de Cyrille écrasait le papier du mur. Rémy poussa la porte, traversa l'antichambre, entre les deux, sans voir. Il montait l'escalier. Au bruit d'un pas que fit Cyrille, il se retourna d'un tel sursaut que ses livres lui échappèrent :

— Quelle peur vous m'avez faite !

L'émotion agitait sa bouche, ses narines.

— Eh bien ? haleta Cyrille.

— Elle a tout raconté aux camarades !

Cyrille bondit :

— Elle est donc folle ! C'est ta faute, tante Lucrèce. Il ne fallait pas la laisser sortir !

La vieille femme cria :

— C'est toi qui perds la tête. De quoi oses-tu l'accuser ?

— Ils ont décidé qu'on me chasserait de la classe... A la récréation ils m'ont jeté dehors.

Cyrille comprit enfin :

— Mais ce n'est pas Claire ! C'est cette rouleuse de Brigitte !

— Quoi ? fit la vieille.

— La fille Martin. Elle sait toutes nos histoires, celles du souteneur, celles de papa. Et c'est Rémy qu'elle en accable. Tu trouves ça propre, toi ! Je ne sais pas ce qui m'arrête... et rien que pour te prouver...

Elle l'étouffait à lui vouloir fermer la bouche. Il l'écarta :

— Je tiendrai ma langue, n'aie pas peur... Toi fais ce qui est convenu.

Rémy, visiblement, attendit qu'elle fût partie.

— Laisse-moi voir, dit Cyrille encore chaud de sa violence. Ils t'ont tout écorché la figure.

— Alors Maman s'en mêle aussi. Je t'avais promis d'obéir, mais si tu ne parlais de Brigitte à personne.

— Aussi n'ai-je rien dit... Mon petit, c'est un gâchis d'où moi-même je ne sors pas. Nous parlions d'autres embarras... plus graves.

— Mais qu'a-t-elle affaire à ces imbéciles ?

— Elle n'a vu personne. Elle a d'autres soucis. Me crois-tu ?

— Que disiez-vous donc tout à l'heure ?

— Encore une fois, nous parlions d'autre chose. Je ne sais pas ce qui m'a pris de confondre... Elle est chez une amie. Tante Lucrèce va la rejoindre. Et même à ce sujet nous nous sommes chamaillés... Est-ce que tu me crois ?

— Elle est en visite ?... le matin ?...

— ... Oui... Je te dis que oui... Maintenant raconte ce que t'ont fait ces brutes.

Il marmotta :

— Rien d'extraordinaire.

— Ils t'ont rossé ?

L'enfant haussa d'impatientes épaules.

— Ça me plaît que tu ne veuilles pas l'avouer. Mais je prétends, moi, porter plainte.

Découragée, la voix mal mûre remontait au fausset d'enfant :

— A quoi ça servirait-il ?... Un traître que nous avions mis en quarantaine... On a eu beau punir toute la classe... il a bien fallu qu'il parte... Je ne pourrai pas rester non plus...

— Il n'y a pas de rapport. On leur fera comprendre...

Il dit, repris de colère :

— Et si je rentre... chacun pourra me tourmenter... sans que j'ose toucher personne...

Ses mots s'enrouaient. Il cachait d'un de ses poings sa figure détournée.

— Mon pauvre petit, comme ils t'ont démonté ?

— Ce n'est pas vrai !

Mais de sa paume mouillée, une larme glissa le long de son poignet.

— Ça, non ! il n'y a pas de quoi se désoler ! Si l'on te boude ici, il ne manque pas d'écoles... meilleures !

Ces paroles ne portaient pas. Rémy s'enfermait dans son irritation. Il dit en repoussant du pied ses livres :

— Il était encore plus facile... de ne pas s'attirer cette affaire.

La réponse de Cyrille fut mal assurée :

— Ne la regrette pas... elle t'a prouvé ton énergie...

— Et autre chose !

Ce mot tombé dans le silence, l'audace de l'enfant s'en accrut :

— Qu'on doit laisser en paix ceux qui vous valent.

C'en fut trop.

— Te valoir ! Cette fille peut-être ? Ah, ils ont su te démoraliser ! Te voir si peu fier me fait mal. Si tu savais pourtant... si tu pouvais comprendre à quel point ce sont eux qui se trompent... qui mentent... ! Ce qu'ils savent de toi... ce que tu sais toi-même... c'est l'apparence... inexacte ! En un quart d'heure on n'apprend pas les dessous d'une famille...

Ces généralités frappaient le vide.

— Aucune insulte ne te touche, aucune ! Qu'est-ce qu'il faut dire pour que tu me croies ?... Je ne puis pas expliquer... Tu veux me rendre fou !... Je n'ai pas le droit...

L'enfant tristement murmura :

— Je ne sais plus qui croire... On complote de tous les côtés... Depuis que tu es ici, chaque jour il sort une autre histoire... Voilà déjà qu'il me faudra changer d'école...

Il ajouta plus bas :

— Et tout cela pour Brigitte.

Les lèvres de Cyrille se tirèrent, se durcirent, comme collées. Mais l'angoisse creva.

— Tu n'as même pas seize ans... et tu ne penses qu'à cette fille...

Il n'acheva point. Ses yeux restaient à ses souliers. L'enfant s'usait un ongle au bois de la rampe...

Mais l'instant vint où Rémy se dressa, regarda dans le jardin. Il dit, comme pour lui-même :

— D'où vient-elle donc avec sa valise?

Cyrille se retourna, — trop tard. Avec un singulier regard, l'enfant semblait prendre note du mensonge. Il allait parler, mais à voir Cyrille, n'osa point et disparut au coude de l'escalier.

Les femmes ouvrirent. Cyrille balbutia quelque phrase inintelligible. Ni Claire ni tante Lucrèce n'essayèrent de comprendre.

VIII

DURANT trois ou quatre heures, farouche au moindre attendrissement, il empêcha les allusions de poindre.

Mais Claire finit par le surprendre seul, en un coin de pièce d'où s'échapper fut impossible. Il ne s'aperçut de sa présence qu'au cri qu'elle jeta s'abattant autour de ses jambes. Il la brusqua :

— Lâche-moi !

— Pas avant que tu saches...

Il dit :

— Pas de scènes ni de larmes, je t'en supplie. C'est une vieille histoire. Je n'en garde rancune à personne... Je le jure... Lâche-moi.

Elle gémit :

— Une vieille histoire !... depuis quinze ans... qui ne me laisse pas vivre... qui ne veut pas disparaître... Et je lutte... et maintenant que presque je méritais l'oubli...

— Jamais tu n'aurais oublié, comme tu vas le pouvoir... Ton mal est sorti... écoulé.

A peine, en l'excès de son abattement, elle tenta de plaider :

— Si tu pouvais comprendre !... Tout s'est allié contre moi...

— Je le sais, j'ai lu ses lettres.

Elle cria passionnément :

— Jette-les ! Jette-les !... Elles mentent...

— Pourquoi mentiraient-elles ?

— Il trompait tout le monde. Il osait bien te tromper toi !

Cyrille l'interrompit durement :

— Laisse-le en paix !

— Il ne m'y laisse pas... Il me détestait trop. Quand à peine devant toi je pouvais me tenir debout, il avait, lui, l'air content de te retrouver... Il passait son bras sous le tien. Vous paraissiez d'accord...

— Et quel mensonge y avait-il ?...

Elle s'écarta, stupide, et dit :

— Pourquoi fais-tu semblant... ?

Nettement il repartit :

— Est-ce que le souvenir d'un instant de sottise devait tant lui peser ? Allons lève-toi.

Cette fois elle obéit, mais avec un pénible sourire :

— Il m'a pesé, à moi... il m'a écrasée...

Cyrille reprit, inquiété d'un croissant malaise :

— Ma pauvre femme, si j'avais su plus tôt!... Mais je t'en prie, qu'il n'en soit plus question... C'est fini.

Elle s'appuya contre le mur, pendante et rompue :

— Je n'en parlerai plus... Mais, fini?...

Il dit, nerveux :

— Tu as donné trop d'importance...

Ceci la redressa, les mains en avant. Elle cria :

— Ah, tais-toi ! Il disait, lui, la même chose !

— Il faisait bien !

Alors elle chuchota :

— Un jour qu'il voulait me calmer ainsi... je me suis ressaisie... j'ai juré que s'il revenait...

Cyrille cria :

— S'il revenait ?

— Je saurais bien me délivrer... de lui... et de mes misères...

Il fonça sur elle :

— Raconte !

— Il n'y a rien à raconter. Il est parti.

— C'est pour *cela* qu'il m'évitait, qu'il quittait la France à chacun de mes retours. Et moi qui l'accusais d'indifférence !

Elle dit, affolée :

— Mais que pouvais-je faire d'autre ?...

Il s'essuya le front :

— Va-t-en, je t'en supplie... Comme tante Lucrèce, tu veux me pousser à bout...

Elle répéta, agressive :

— Alors, dis ce que j'aurais dû faire !

— N'importe quoi, mais pas cela. Il était le père du petit...

Cette fois, elle le regarda, terrifiée.

— Cyrille !... ne me force pas à comprendre... Cyrille!... quoi que j'aie fait... tu n'as pas le droit de supposer !...

— Je n'ai rien dit.

— Tu as eu... l'idée... que nous aurions pu vivre !...

Elle leva des bras insensés :

— Tu savais la vérité !...

— Malheureusement non !

— Et si tu l'avais sue ?...

— Je n'aurais pas fait d'embarras.

Elle n'eut qu'un balbutiement :

— Cyrille !... Tout ce que j'ai souffert... toute ma vie détruite... des embarras !

Alors dans la fureur de sa gêne et de sa pitié, il cria :

— Est-ce que je les demandais, ces souffrances ?

Elle hocha la tête, abrutie par le coup, aspira plusieurs fois, puis, d'une voix lointaine, glissante, dissimulée :

— Si je t'ai fait du mal... nous voilà quittes...

Moi qui tremblais... d'être chassée... C'était moins dur...

La voix faiblit encore :

— Je comprends maintenant l'indignation de tante Lucrèce... et au lieu de revenir... j'aurais dû la croire...

Elle reculait, perdue, les prunelles papillotantes. Il voulut la conduire, mais elle fit un furieux écart. Il dut se borner à lui ouvrir la porte.

Il demeura longtemps, accablé, le front sur une table. Quand il se redressa, il s'aperçut que c'était le soir et, debout contre la fenêtre, à peine il eut assez de lumière pour noter ses calculs.

Il liquidait son entreprise, supputait de nouveaux appointements, l'installation dans une grande ville, les études de Rémy, aussi parfaites que possible. — Il calculait encore, lorsque l'enfant se glissa, de la porte au tiroir d'un meuble.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Rémy dit, la voix sombre :

— Maman a besoin d'une courroie.

Il s'esquivait déjà.

— Qu'est-ce qu'elle veut en faire ?

Il regardait cet homme, d'en dessous, comme pour la première fois et dit gauchement :

— Je ne sais pas... Elle m'a dit de la lui apporter.

Cyrille se mit du côté de la porte :

— Elle fait sa malle ?

— Oui.

Il parvint à demander encore :

— Tu sais... pourquoi ?

— Oui.

Alors il murmura, pris d'une crainte si horrible qu'il n'osait plus questionner droit :

— Quelles malles est-ce qu'elle a fait descendre ?

Distinctement, Rémy prononça :

— La sienne et la mienne.

L'ombre lui cachant le visage de Rémy, il chancelait dans un doute éperdu :

— Est-ce que tante Lucrèce le sait ?

— Oui.

— Et elle approuve... ce départ ?

— Oui.

Le souffle lui manquait.

— Je ne vois pas de nécessité... à ce que tu partes...

Le silence de l'enfant le souleva d'un furieux espoir :

— Mon petit... mon petit !... On ne te laissera donc pas tranquille !... Une fille, des gamins... maintenant

ta mère, ta tante !... Est-ce que nous ne nous entendions pas ?... Je t'ai promis tout ce que tu voudrais... Je suis à même de t'être utile... Elles t'ont monté la tête... Qu'est-ce qu'elles t'ont raconté ?... Moi qui faisais des projets pour la rentrée... une ville plus importante... avec de bonnes études pour toi... moi présent pour t'aider... Une vie toute autre qu'aujourd'hui... intéressante ! Si seulement tu voulais ?...

Rémy n'eut pas un mouvement. A peine un frémissement fit cliqueter l'ardillon de la courroie. La confiance de Cyrille s'effondra sur elle-même, puis désespérément rebondit :

— Mon petit, si tu le veux, plus de lycée ! Une vie d'homme... tout de suite... avec moi... là-bas... Je te donnerai juste les leçons qu'il faudra... Au lieu qu'ici tu dépéris... On te reproche soit ma famille, soit ta naissance... Nous nous embarquerions demain... tout de suite !... Dans trois ou quatre ans, les projets à toi... quand tu seras un gars solide... Tu veux ?... Tu veux !

L'enfant dit tristement :

— Je n'ai plus envie de rien... Je ne sais plus...

Alors Cyrille, pantelant :

— Mon petit... qu'est-ce qu'elles ont fait de toi ?... Si je t'emmenais... je jure qu'après huit jours, tu serais gai, ambitieux... Si tu voulais... rien qu'essayer ?

— Et Maman, murmura Rémy.

— Elle t'a eu quinze ans; moi, même pas une semaine...

Et ce ne fut plus qu'une sanglotante imploration:

— Ne sommes-nous plus les mêmes... qu'il y a deux jours?... Je n'ai donc pas le droit de t'aimer, Rémy... mon vrai enfant!...

Le petit, effrayé, reculait. Bloqué contre une table, il se débattit, repoussa Cyrille.

— Laisse-moi... Laissez-moi !

Il ne put dénouer la main qui lui tenait le bras. Mais Cyrille, hébété, ne bougeait plus. Ses doigts seulement serraient. Puis, peu à peu, ils se défirent, timides, lâchement attardés sur l'étoffe. Ils tombèrent quand Rémy crut pouvoir s'écarter. — L'enfant glissait vers la porte, le cou rentré, comme prêt à se garer des mains qui l'y pourraient saisir. Mais à l'instant où il ouvrait, une voix rompue se forçait pour dire :

— Envoie-moi tante Lucrèce.

Elle vint, portant une lampe et de quoi manger.

— Cyrille !

Il dit, comme effrayé :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Tu m'as demandée.

Alors il se rappela :

— A quelle heure partent-ils ce soir ?

— A minuit.

— Autant que ce soit moi qui m'en aille.

Elle dit :

— Non, mon pauvre garçon, il est juste que ce soit eux.

Il tint sa manche devant ses yeux, bien que la lumière fût voilée :

— Juste ? ... Ils ne seraient plus chez eux... je ne serais pas chez moi...

Puis brusquement :

— Pourquoi a-t-elle parlé au petit ?

— Elle s'est vengée, comme elle a pu. Elle a beau pleurer maintenant... Le mal est fait.

Il dit :

— Tu pousses des cris pour des bêtises, mais devant ceci qui est la pire lâcheté...

— Mon pauvre enfant, tu ne pouvais pourtant plus le garder près de toi...

Il secoua faiblement la tête :

— Je ne comprends pas...

Puis un instant après :

— Je suis à bout... Va les prévenir... Claire n'aura qu'à rester dans sa chambre...

Il ajouta, craintif :

— Tu veilleras avec moi ?...

Quand sonnèrent onze heures, elle lui toucha l'épaule :

— Il faut partir.

Il ferma les yeux, les rouvrit :

— Tu crois que je peux embrasser Rémy ?

Elle dit :

— Je vais voir.

Le moment d'après, elle revint :

— Il n'est ni dans sa chambre, ni chez Claire. La bonne croit qu'elle l'a vu sortir.

Il prit son front entre ses paumes :

— Je ne peux pas, tante Lucrèce, je ne peux pas. Rien qu'une fois l'embrasser...

— Tu n'as pas trop de temps.

Il dit :

— Tant pis ! Il passe un train de très bonne heure.

La veillée continua.

— C'est tout de même singulier... je n'ai fait de mal ni à Claire, ni à Rémy...

Elle répondit :

— Mon pauvre enfant, tu veux toujours ne marcher qu'à ta tête...

Il murmura :

— Je le sais bien... Je suis mieux à ma place parmi des brutes de coolies...

Au bout d'un long temps, quelque chose remua, dehors, dans le gravier. — Ils écoutèrent, ramassés

sous la lampe. — Le clandestin bruissement se rapprochait.

Chacun remarqua la pâleur de l'autre.

La vieille femme chuchota :

— Il a ôté ses souliers.

— Tu crois ?

Elle écoutait entre chaque mot :

— Je connais ce bruit-là... Tu m'y as habituée quand je te savais en mauvaise compagnie... et que de mon lit je guettais ton retour.

Le pas atteignait le perron.

— C'est la première fois qu'il sort ?

Elle dit :

— Je le crois.

Avec des précautions de malfaiteur, la porte d'entrée fut ouverte, puis refermée. Un pas cauteleux glissa dans l'antichambre. Ils se tenaient tous deux contre la porte. Tante Lucrèce avait la main sur la poignée. Elle regarda Cyrille. Il retint du dos le battant et, les yeux fermés, secoua la tête.

Ils entendirent un dernier craquement aux marches de l'escalier. — Alors vite, sans un mot, dans le noir, Cyrille prit sa valise et son manteau, tâtonna jusqu'à la porte et se coula dans le jardin.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours, et pour toute cette série.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire...........	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie....	**vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle.......	**vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman...	**cent francs** pour tous pays	

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906 ; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux inscriptions les plus anciennes ; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs ; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires souscrit à chaque instant.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus ; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier octobre au 31 décembre 1905 on pouvait encore avoir pour vingt francs les dix-sept cahiers de cette sixième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi à dater du premier janvier 1906 la sixième série complète se vend soixante-treize francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Il a été tiré de ce cahier quarante-trois exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant ;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur ;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur ;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement ;

trois exemplaires d'auteur numérotés a, b, c *exemplaires d'auteur ;*

et vingt-sept exemplaires d'auteur numérotés de 1 à 27 exemplaires d'auteur.

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits ; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement ; l'abonnement sur whatman à cette septième série est de cent francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main.*

TABLE DE CE CAHIER

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce dix-septième cahier et pour quarante-trois exemplaires sur whatman le mardi 29 mai 1906.

Le gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie Ernest Payen, 13, rue Pierre-Dupont. — 868

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. Vient de paraître :

Septième cahier de la cinquième série. — **Cahier de courriers,** — un cahier de 144 pages, deux francs

TABLE SOMMAIRE DE CE CAHIER

*Nos abonnés ne confondront pas avec notre collaborateur M. Henry Michel, qui fait en Sorbonne le cours d'*histoire des doctrines politiques, *et dont nous avons reproduit une leçon d'ouverture,* Edgar Quinet, *en tête de notre cahier* Edgar Quinet, *vingt-et-unième cahier, premier cahier supplémentaire de la quatrième série, — notre nouveau collaborateur M. Henri Michel, conservateur de la bibliothèque d'Amiens.*

Le goût de l'aventure et celui de l'intimité sont peut-être les deux sentiments primitifs dont les alternances et les conflits expliqueraient le mieux le rythme de la sensibilité humaine. Vivre en soi et sortir de soi, c'est toujours l'un ou l'autre de ces vœux qui préside à toutes les démarches des âmes. Aucune passion profonde qui ne soit faite de connu ou d'inconnu, de sécurité et de risque, d'intimité qui en est la force et la douceur et de quelque aventure qui en est le mystère, l'audace, le mouvement. La conciliation de ces contradictoires est la pierre d'achoppement du bonheur ou le miracle de l'amour. Nos désirs et nos regrets sont faits de

leur antimonie, et n'est-ce point là, transportée à la vie sentimentale, cette opposition fameuse du sujet et de l'objet qui demeure l'un des problèmes les plus difficiles de la pensée ?

Je viens de passer quelques semaines en Hollande. J'y suis allé voir cette nature hollandaise dont le charme est si spécial et si rare. Promeneur oisif dégagé de toute préoccupation d'affaires ou d'étude, je m'y suis simplement mêlé dans les villes à la vie des rues, autant qu'on le peut en des courses hâtives ; j'y ai parcouru, comme il convient, les musées admirables de la Haye et d'Amsterdam. Mais je m'étais promis à l'avance de ne pas tenter de tout voir. La curiosité du détail, ne rien laisser derrière soi qu'on n'y ait un moment arrêté ses yeux, est un souci un peu puéril en même temps qu'une entreprise bien fatigante. La multiplicité des impressions ne fit jamais les longs souvenirs, et tout voir est peut-être le meilleur moyen de tout oublier. Il est à la fois bien plus sage et bien plus aisé de laisser les impressions venir d'elles-mêmes sans les trop chercher, et de se résigner à ne connaître des choses que ce qu'on en retient quand on ne les regarde pas tout exprès. Après tout, cela n'est-il pas l'essentiel, ce qui se répète, ce qui s'impose de soi-même à nos yeux et à notre pensée, l'âme partout présente du pays visité ? Or l'essentiel, en Hollande, c'est précisément le goût et comme la culture de l'intimité. Aucun peuple ne l'eut plus naturellement, d'une façon plus profonde, plus délicate. Le pays lui-même y convie. Conquis sur la mer, il faut sans relâche le défendre contre elle, et cette patrie que l'homme dut en quelque sorte créer de proche en proche par ses efforts et par son industrie, dont la conservation lui coûte tant de soucis et tant de labeurs, en est d'autant plus jalousement sienne. Avec son ciel voilé de nuages, ses eaux tranquilles, ses basses prairies semées de troupeaux, ses moulins qui tournent, ses barques qui glissent, ses horizons fermés au loin par la blonde ondulation des dunes ou la ligne sérieuse d'une digue, la Hollande tout entière est comme une vaste demeure close, pleine d'air, d'ombres et de lumière, de silence et de mouvement. Bien que l'espace y soit très libre et le pays partout découvert, l'homme ici a toujours

l'impression d'être étroitement et doucement chez lui. Tous les tableaux des maîtres hollandais, — si l'on en excepte Rembrandt et Ruysdaël dont il faut parler à part, — même les paysages, même les marines ont l'air de tableaux d'intérieur. Mais c'est un intérieur spacieux, élargi jusqu'à l'horizon, meublé d'arbres et de navires, de clochers et de nuages, où le peintre a su faire entrer le ciel et la mer et la campagne illimitée. Tout y est sérieux, recueilli, profond, et cependant heureux et souriant et jamais austère. Là même où l'homme est absent, on devine que la vie humaine est le centre et le but des choses, et que la nature y a été vue par des yeux et réfléchie par une pensée. C'est un pays fidèle fait pour y méditer ou pour y aimer longuement.

« Si, passant de Belgique en Hollande, dit Michelet dans ses notes de voyage, vous voulez avoir du premier regard une impression vraie des Pays-Bas, prenez-les par leur côté le plus aquatique, par Bréda, Rotterdam. » Le conseil est judicieux : c'est celui d'un grand devin qui ne se trompa guère en ces choses. Je fis mieux que de le suivre ; je pris par un côté encore plus aquatique, par cette curieuse province de Zélande qui n'est que le limon de trois fleuves et où la terre et l'eau sont si bien mêlées et confondues qu'on ne sait souvent où commence l'une et où finit l'autre. Par une interversion d'un charme étrange, de grandes barques avec leurs mâts et leur voilure y traversent des prairies dans les étroites rainures de canaux qu'on ne voit pas, et parfois des troupeaux de bœufs, les pieds dans l'eau basse où le ciel se reflète, y paraissent brouter une pâture de nuages.

La traversée d'Anvers à Rotterdam dure une douzaine d'heures...

Henri Lebeau, Jérome et Jean Tharaud — **Moines de l'Athos.**

Constantinople, 21 juin 1902

Le voyageur qui désire visiter les monastères de l'Athos doit, à Constantinople, se munir d'une double recommandation. Il lui faut d'abord obtenir du patriarche grec œcuménique une lettre d'introduction pour le conseil des

moines de la sainte montagne, — le *protaton*, — qui siège à Karyès. Depuis l'époque où les empereurs d'Orient ont cessé d'être les maîtres suprêmes des couvents, dont beaucoup s'étaient élevés grâce à leur munificence, le patriarcat orthodoxe est la seule autorité que reconnaissent les moines grecs de l'Athos. Mais à côté des couvents grecs, les plus nombreux et les plus vénérables par l'antiquité de leurs traditions, de riches monastères russes, peuplés d'une véritacle armée de moines, se sont établis dans la presqu'île. Moines grecs et moines russes se disputent l'hégémonie de la sainte montagne, et si en principe les moines russes reconnaissent la suprématie du patriarche grec, il n'est pas mauvais, nous dit-on, pour être reçu avec beaucoup de bonne grâce, d'arriver chez eux avec une lettre du représentant du tsar auprès du sultan, — alors M. Zinovief.

Dans le caïque qui nous emmenait à travers la Corne d'Or de la rive de Galata au Phanar, on nous conte que sa Sainteté Joachim III avait été deux fois élu patriarche de Constantinople : une première fois, il y avait de cela une quinzaine d'années, il s'était démis de ses hautes fonctions pour revenir à la vie cénobitique qui avait plus de charme pour lui que les grandeurs du pouvoir. C'est dans son ermitage, près de Lavra, où il s'adonnait aux exercices de piété, à la lecture et au jardinage que, pour la seconde fois, on était venu le prendre pour l'élever au patriarcat.

Nous étions naturellement curieux de voir un patriarche dont le désintéressement rappelle des traits de la vie des anciens solitaires. Quand nous arrivâmes au Phanar, — le Vatican de l'église grecque, — tout le palais était en rumeur : des prêtres grecs à la haute toque en forme de cylindre ; des moines, des moines dans la cour, sur les terrasses, sur les marches de l'escalier extérieur... L'aimable secrétaire du patriarcat nous apprit que le patriarche espérait en ce moment même la visite d'un grand-duc de Russie. La visite ne serait pas longue, nous pouvions en attendant nous reposer dans son bureau. Un domestique apporte du café, des cigarettes. Nous fumons cinq, six, dix cigarettes : le grand-duc ne s'annonçait toujours pas. Le patriarche donne l'ordre de nous introduire auprès de lui... Nous traversons une antichambre remplie de prêtres et de moines qui aurait pu sembler modeste si par les fenêtres ouvertes

toute la splendeur de la Corne d'Or, un jour d'été éclatant, n'était entrée dans la pièce. Nous sommes introduits auprès de Sa Sainteté, qui se lève : c'est un homme gigantesque, d'une grande beauté, dans la force de l'âge. Au mont Athos nous vîmes des barbes merveilleuses : nous ne devions pas en voir de plus belles. Une simple croix d'or brille sur sa poitrine. Il nous reçoit debout ; son secrétaire lui chuchote d'où nous venons. Alors il s'écrie d'une voix retentissante qui remplirait Sainte-Sophie, — si Sainte-Sophie, hélas, n'était devenue mahométane :

— Ah ! ah ! Sie kommen von Pest !

Nous acquiesçons de la tête. La conversation se serait ainsi poursuivie quelques minutes en allemand, — Sa Sainteté Joachim a étudié dans des universités allemandes, — si des roulements de voiture ne s'étaient fait entendre dans la cour du Phanar. C'est le grand-duc ! Sa Sainteté visiblement est émue. Elle nous expédie en hâte. Nous aurons notre lettre pour le protaton ! C'est tout ce que nous demandons et nous exécutons une retraite rapide à travers des couloirs bruissants. L'arrivée du grand-duc met le Phanar sens dessus dessous. Que de péchés de curiosité ce matin-là ! Tous les religieux sont aux fenêtres. Sa Sainteté, dans son cabinet, doit être un peu nerveuse.

Quelques jours plus tard Elle réparait le négligé de sa réception par une lettre fleurie où Elle nous présentait aux épitropes des monastères comme des voyageurs « très pieux, très généreux et très nobles ».

La seconde lettre de recommandation nécessaire pour être admis dans les couvents de l'Athos est celle de l'ambassadeur de Russie à Constantinople.

Munis de ces deux talismans, nous prenons passage sur le vapeur *Princesse Olga*, parti d'Odessa à destination de l'Athos, Salonique, Smyrne, Tripoli, Beyrout et Jaffa. Ce vapeur est des plus intéressants. C'est un navire de pèlerins : pèlerins du mont Athos, pèlerins de Jérusalem. Hommes et femmes sont étendus sur le pont, si serrés que les matelots ont peine à passer pour le service : moujiks en bottes et en blouse, barbes incultes, odeurs douteuses... Sur le pont de ce navire, c'est tout un morceau de la sainte Russie. Beaucoup de ces pèlerins...

Sur les œuvres et les travaux de Jérôme et Jean Tharaud, — romans et contes, — publiés dans les éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers et dans les trois premières séries des cahiers, se référer au

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de courrier, courrier de Paris, inventaire des cahiers, *en forme de catalogue, un cahier de 72 pages, un franc*

Nous publierons dans un cahier de la cinquième série le relevé sommaire des romans et des contes publiés dans la quatrième série de nos cahiers.

BULLETIN DE L'OFFICE DU TRAVAIL. — **La grève des tisseurs d'Armentières et de la région.**

Dans le neuvième cahier de la quatrième série, almanach des cahiers pour l'an 1903, *nous avons publié, d'après le* Bulletin de l'Office du Travail *de novembre 1902, et sous le faux-titre :* courrier de France, *un compte rendu de la grève générale des mineurs ; ce compte rendu nous avait été envoyé par notre collaborateur Jean le Clerc ; ainsi que nous le lui avons alors demandé, notre collaborateur a continué depuis à dépouiller pour nous le* Bulletin de l'Office du Travail ; *il nous a indiqué récemment ce nouveau compte rendu.*

Le salaire des tisseurs de toile d'Armentières et de la région avait été fixé par un tarif établi, en 1889, à la suite d'une grève. Ce tarif, plus élevé que celui des établissements similaires des autres centres textiles du Nord, avait subi de nombreuses variations. Sur certains articles, les prix de façon avaient été réduits et la rétribution d'ar-

ticles nouveaux, non prévus par ce tarif, ne suffisait pas à compenser les réductions opérées d'autre part. En septembre, se produisirent à Armentières trois grèves partielles, intéressant 320 ouvriers; deux de ces conflits aboutirent à la consolidation du tarif de 1889 avec maintien des prix consentis pour les articles nouveaux; la troisième grève, commencée le 21 septembre, durait encore au moment où le conflit se généralisa.

Le 30 septembre, dans un établissement, les ouvriers de la « préparation » (dont les salaires, ainsi que ceux des ouvriers de filature, n'avaient pas été fixés par le tarif de 1889, qui ne concernait que le tissage) demandèrent une augmentation de salaire et, ayant essuyé un refus, cessèrent le travail. Le lendemain, le mouvement s'étendit à deux autres tissages d'Armentières; le 2 octobre, les tisseurs proprement dits se mettaient en grève également; 5 établissements d'Armentières et 2 d'Houplines étaient en chômage, avec un total de...

BULLETIN DE L'OFFICE DU TRAVAIL. — Couverture et sommaire d'un numéro, novembre 1903.

CHARLES PÉGUY. — **Cahiers de la Quinzaine**.

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième et de la quatrième série.*

Sur les courriers des cahiers, *courriers de Chine, courriers d'Indo-Chine, courriers du Japon, courriers de Finlande, courrier de Russie, cahier d'Arménie,*

cahier de Roumanie, courriers de France, publiés dans les trois premières séries des cahiers, se référer au

Sixième cahier de la quatrième série, cahier de courrier, courrier de Paris, inventaire des cahiers, *en forme de catalogue, un cahier de 72 pages,* *un franc*

Nous publierons dans un cahier de la cinquième série le relevé sommaire des courriers publiés dans la quatrième série de nos cahiers.

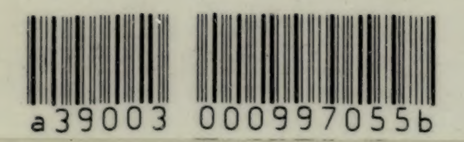
Pour savoir ce qui paraît dans les cahiers, il suffit d'envoyer son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra régulièrement nos *vient de paraître ;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui paraît dans les cahiers, il suffit d'envoyer à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse ; avertir en même temps cette personne ; elle recevra régulièrement nos *vient de paraître.*

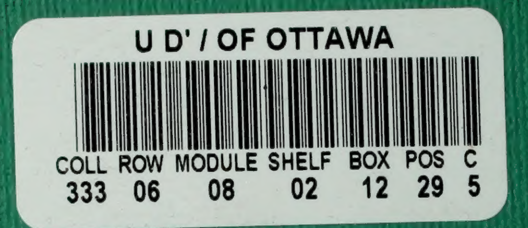
Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour dix mille exemplaires de ce vient de paraître *le samedi 9 janvier 1904.*

Ce *vient de paraître* a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

IMPRIMERIE DE SURESNES (E. PAYEN, administrateur), 9, rue du Pont. — 8248






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 08 02 12 29 5